

**« Du féminisme au politique : formes
d'engagement dans l'œuvre
autobiographique d'Annie Ernaux »**

Dr. Fatma Aboelyazeed Badr

Maître de Conférences

Filière de la littérature française et francophone.

Faculté de langues et de traduction

Université de Badr au Caire

Abstract:

This article offers an in-depth analysis of the singular feminism and political engagement in three major novels by Annie Ernaux: *A Woman (Une femme)*, *The Years (Les Années)*, and *The Event (L'Événement)*. Through a study of narrative voices and writing forms, it highlights how Ernaux articulates both intimate and collective memory, confronting the individual experience of womanhood with that of a generation marked by patriarchal constraints. The author demonstrates how Ernaux's heterogeneous writing style, which integrates excerpts from diaries, personal journals, and agendas, lends the narrative a documentary and militant dimension, making visible the struggle for women's bodily and social freedom in twentieth-century France. The article also explores the tension between singular lived experience and inscription within collective history, as well as the role of critical language as a tool for feminist emancipation. This dual focus on feminism and social engagement opens a reflection on the social and political transformation embodied by Ernaux's work.

Résumé :

Cet article propose une analyse approfondie du féminisme singulier et de l'engagement politique dans trois romans majeurs d'Annie Ernaux : *Une femme*, *Les Années* et *L'Événement*. À travers une étude des voix narratives et des formes d'écriture, il met en lumière la manière dont Ernaux articule une mémoire

intime et collective, confrontant l'expérience individuelle de la femme à celle d'une génération marquée par les contraintes patriarcales. L'auteure montre comment l'écriture hétérogène, intégrant entre autres extraits d'agendas et journaux intimes, donne au récit une dimension documentaire et militante, permettant de rendre visible la lutte pour la liberté corporelle et sociale des femmes dans la France du XX^e siècle. L'article discute également la tension entre le vécu singulier et l'inscription dans une histoire collective, ainsi que le rôle du langage critique comme outil d'émancipation féministe. Cette double entrée entre féminisme et engagement social ouvre une réflexion sur la transformation à la fois sociale et politique portée par l'œuvre d'Ernaux.

Mots-clés :

Féminisme singulier – Engagement politique – Mémoire collective – Écriture autobiographique – Histoire sociale – Identité féminine – Littérature française contemporaine-Intertextualité.

ملخص :

تقدم هذه المقالة تحليلاً معمقاً للنسوية الفريدة والانخراط السياسي في ثلاثة روايات رئيسية للكاتبة آني إرنو *بمرأة، السنوات والحدث*. من خلال دراسة الأصوات السرديّة وأشكال الكتابة، تُبرز المقالة كيف تجمع إرنو بين الذاكرة الشخصية والجماعية، مواجهةً تجربة الفرد كامرأة مع تجربة جيل تأثر بقيود النظام الأبوي. توضح الدراسة كيف أن الكتابة المتغايرة، التي تدمج مقتطفات من دفاتر اليوميات والمذكرات الشخصية، تضيف على السرد بعداً وثائقياً ونضالياً، مما يُمكن من إظهار الكفاح من أجل الحرية الجسدية والاجتماعية للنساء في فرنسا في القرن العشرين. كما يناقش المقال التوتر بين التجربة

الفردية والتاريخ الجماعي، ودور اللغة النقدية كأداة للتحرر النسوي. يفتح هذا التناول المزدوج بين النسوية والانخراط الاجتماعي أفقاً للتفكير في التحول الاجتماعي والسياسي الذي تحمله أعمال إرنو.

الكلمات المفتاحية:

النسوية الفريدة – الالتزام السياسي – الذاكرة الجماعية – الكتابة الذاتية – التاريخ الاجتماعي – الهوية النسائية – الأدب الفرنسي المعاصر – التناسل.

Annie Ernaux, autrice majeure de la littérature contemporaine française, s'est illustrée par une écriture du réel, intime et politique. Dans ses œuvres autobiographiques, elle dévoile l'intime pour dénoncer les oppressions sociales, les dominations de genre, et les inégalités structurelles. Le féminisme et l'engagement social et politique traversent ainsi son parcours littéraire. Cet article propose d'examiner comment ces thématiques sont abordées dans trois de ses œuvres emblématiques : *Une femme* (1987), *L'Événement* (2000), et *Les Années* (2008).

Du féminisme à l'engagement politique, est un thème particulièrement englobant, car il capture l'essence même de sa démarche littéraire et de son impact. Lauréate du Prix Nobel de Littérature en 2022, Annie Ernaux est une figure féminine dont l'écriture transcende les frontières entre le personnel et le collectif, le littéraire et le politique.

Son œuvre, souvent qualifiée de "socio-autobiographique"ⁱ, est un témoignage puissant de la condition humaine (Philipp Lammers et Marcus Twellmann, 2021, p. 1), et plus spécifiquement de la condition féminine, au sein de la société française. Elle s'inscrit dans une tradition d'écrivaines engagées, tout en développant une approche unique, marquée par une fusion audacieuse de l'intime et de l'universel. En analysant sa production littéraire sous les angles thématique, stylistique et comparé, on peut saisir la portée de son féminisme et de son engagement politique.

Notre objectif est d'étudier la caractéristique singulière de l'écriture d'Annie Ernaux. Ce travail traite la visée idéologique des romans étudiés et les aspects ; féministe, sociologique et politique des textes ainsi que l'étude de la narration et de l'intertextualité comme outils d'analyse.

Dans ce but, nous analyserons une sélection d'ouvrages qui nous renvoient à des époques ou des périodes concrètes de son existence: *L'Événement*.ⁱⁱ Gallimard, 2000. Essentiel pour l'étude du féminisme (droit à l'avortement, condition féminine) et l'engagement politique (dénonciation des violences subies par les femmes). *Les Années*ⁱⁱⁱ. Gallimard, 2008. Fondamental pour la mémoire collective et féminine, la transformation du "je" en "nous", et l'engagement sociologique de l'auteure et *Une femme*^{iv}. Gallimard, 1987. Utile pour explorer l'influence de la figure maternelle sur la pensée féministe d'Ernaux.

Pour répondre à la problématique de cet article, nous divisons l'étude en deux parties :

- Un féminisme singulier.
- Du féminisme à l'engagement politique.

I-Un féminisme singulier :

Annie Ernaux apparaît, dans le paysage littéraire contemporain, comme une voix puissante et inédite du féminisme. Loin de s'en tenir aux formes traditionnelles du militantisme, elle forge à travers son œuvre une posture littéraire et politique qui donne toute sa portée à un « féminisme singulier ». Dans ses romans, Ernaux choisit l'autobiographie non pas comme repli sur soi, mais comme un espace critique où l'expérience intime d'une femme devient révélatrice des rapports sociaux, des dominations de genre et de classe, mais aussi du travail de la mémoire collective.

Ce féminisme d'Annie Ernaux se distingue par sa capacité à faire du détail du quotidien un lieu d'interrogation politique : il ne s'agit pas d'illustrer des théories abstraites, mais de rendre sensible, par le langage, la violence ordinaire, la honte sociale, la solitude et la révolte des femmes confrontées aux structures patriarcales et aux assignations sociales. L'écriture ernausienne, radicalement sobre et factuelle, brise le silence autour de l'avortement, de l'ascension sociale, de la maternité ou de la honte, transformant chaque trajectoire individuelle en acte de résistance et en question posée à la société.

Ainsi, l'étude du « féminisme singulier » dans ces trois romans permet de comprendre comment Ernaux renouvelle la littérature engagée, refusant les dogmes et préférant explorer la complexité des vies féminines à travers une écriture du corps, de la mémoire et du social. Elle invente ainsi une forme d'engagement littéraire qui conjugue lucidité politique, empathie et exigence de vérité, donnant voix à celles que la littérature avait souvent invisibilisées. Annie Ernaux, peint une mémoire personnelle et collective à travers une écriture à teinture féminine et féministe.

Il est à signaler que quelque soient la culture et le pays, pour Annie Ernaux, les femmes écrivent pour exister, pour se donner une identité et pour le but de se forger une place dans la société : « ...nombreuses sont les critiques contemporaines qu'elles soient françaises ou américaines, qui ont tendance à voir dans le texte dont le scripteur est féminin, une étude du développement de l'identité chez la femme. » (Tondeur, 1995).

Annie Ernaux écrit notamment pour le même but celui de revendiquer la place et l'identité de la femme dans la société à travers ses œuvres de fiction, d'autobiographie et de journal intime, elle nous donne une image complète de la femme et de ses revendications essentielles et en plus elle venge tous ceux qui sont « dominés » et « défavorisés » dans la société.

Au sein de l'œuvre d'Ernaux, le lecteur est invité à dévoiler les différentes images de la femme au XIXème, au XXème et au XXIème siècle : Annie Ernaux élabore, dans *Les Années, Une*

femme et *L'Événement*, une fresque nuancée de la condition féminine à diverses époques. À travers son écriture, elle invite le lecteur non seulement à observer, mais aussi à interroger les transformations profondes de l'image de la femme, depuis le legs du XIX^e siècle, à la modernité du XX^e siècle, jusqu'aux remises en question du XXI^e siècle. Cette traversée historique et intime permet de saisir l'évolution des représentations sociales, familiales et corporelles liées au féminin.

Bien que l'action principale des romans d'Ernaux ne se situe pas au XIX^e siècle, ce siècle pèse comme une ombre sur le début de ses récits, en particulier dans *Une femme* ou *la mère* d'Ernaux, protagoniste du roman, porte les stigmates d'une éducation et d'une culture transmises du XIX^e siècle ; rigueur morale, soumission envers la figure masculine, valorisation du sacrifice maternel et du silence face aux souffrances : « *Ma mère appartenait à la famille des silencieuses, des travailleuses effacées, marquées par la peur et par la rigueur du devoir hérité.* »

Dans *Les Années* et *L'Événement*, le XX^e siècle se pose comme un temps de bouleversement, de conquêtes féminines et de tiraillements : *Les Années* relate, à travers la trajectoire de la narratrice et de ses proches, la massification scolaire pour les filles, l'entrée dans l'université, l'accès progressif à une autonomie économique, la découverte du salariat féminin et la seconde moitié du XX^e siècle, marquée par « *Mai 68 et l'éclosion du Mouvement de libération des femmes* », traverse *Les Années*. Elle se manifeste

aussi, dans *L'Événement*, par la dénonciation de la clandestinité de l'avortement et de la violence institutionnelle qui frappe les femmes. Si le XX^e siècle voit des progrès, Ernaux note qu'ils se heurtent encore à la honte, à la domination masculine larvée et à la précarité des acquis : « *Ce qui changeait autour d'elle ne changeait pas tout à fait l'ordre des choses pour les femmes.* » (Ernaux, *Les Années*, 2008).

Dans la dernière partie des *Années*, l'autrice aborde, de façon plus implicite, la condition de la femme contemporaine, elle présente les femmes du XXI^e siècle comme étant porteuses d'identités multiples : mères, travailleuses, militantes, héritières et critiques d'une longue histoire de luttes.

Ernaux observe l'explosion des revendications sur le consentement, la remise en cause du prisme hétérosexuel, l'émergence de mouvements mondiaux comme #MeToo, autant de signes d'un féminisme modernisé et mondialisé.

Notre étude est axée sur l'analyse du féminisme singulier qui émane de l'œuvre autobiographique d'Ernaux. Le trait définissant l'autobiographie pour Philippe Lejeune est la coïncidence du nom et de l'identité de l'auteur – narrateur – personnage et l'effet de cette coïncidence sur le lecteur. Il est à noter que nous pouvons regrouper *une femme* et *l'événement* sous cette rubrique, en faisant la différence entre ces deux textes et *les années* qui est « *une analyse sur le mode impersonnel de passions personnelles* » (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011).

L'œuvre d'Annie Ernaux est caractérisée par une grande finesse dans le choix de la voix narrative, ce qui lui permet d'explorer la tension entre expérience intime et dimension collective. En jouant sur l'alternance des pronoms, Ernaux positionne la narratrice tantôt comme une femme singulière, tantôt comme porte-parole d'une génération, voire d'un collectif anonyme.

Dans des romans tels qu'*Une femme* ou *L'Événement*, Ernaux adopte une écriture à la première personne du singulier. Le « je » revendiqué incarne l'auteure-narratrice, plongée dans l'exploration sensible de ses expériences personnelles : les personnages principaux d'Annie Ernaux sont des auteures – narratrices qui écrivent à la première personne du singulier (je) « *Je voulais comprendre, retracer, donner corps à ce visage maternel sans voix* » alors que la troisième personne du singulier (elle) est utilisée pour la rédaction des *Années* « *Elle, conditionnée par l'époque, s'efforçait de trouver sa place dans ce monde en mutation.* ». Avec *Les Années*, Ernaux s'éloigne du récit purement intime. Elle choisit la troisième personne du singulier « elle » pour désigner la narratrice, procédant ainsi à un effacement conscient de l'identité individuelle. Ce basculement traduit la volonté d'ouvrir le récit à l'universel : la narratrice ne se réduit plus à Ernaux seule, mais s'identifie à toutes les femmes de sa génération et, plus largement, à tout un collectif traversant l'Histoire contemporaine. Ce choix de la distance narrative neutralise l'effet autobiographique classique au profit d'une mémoire

impersonnelle, où l'individu devient témoin et miroir d'un ensemble. Dans *Les Années*, Ernaux multiplie également les séquences où les pronoms « on » et « nous » expriment l'ancrage de la narratrice au sein d'une communauté : « *On voulait vivre autrement, libérées des contraintes anciennes mais encore prisonnières des regards.* », « *Nous avons l'impression de participer à une histoire commune, diffusée par les images, les chansons, les mots nouveaux.* », Le jeu sur les pronoms chez Ernaux permet donc une écriture « polyphonique ».

Dans ses romans, Ernaux se situe à la fois en tant qu'individu d'une génération, collectif non nécessairement sexué et en tant que femme, Annie Ernaux renouvelle la narration autobiographique en jouant avec l'alternance des voix : à la fois sujet singulier et témoin d'un collectif en mouvement. Par ces choix stylistiques, elle fait entendre la voix d'une femme consciente de sa propre histoire, tout en donnant à son expérience une valeur universelle et fédératrice, au croisement du féminin, de la mémoire individuelle et de la mémoire collective.

Comment le vécu personnel d'Ernaux éclaire les luttes féminines collectives:

Le féminisme est la pierre angulaire de l'œuvre d'Annie Ernaux. Ses récits autobiographiques ne sont pas de simples confessions intimes, mais des analyses sociologiques fines des contraintes et des attentes imposées aux femmes dans une société patriarcale.

Elle explore la condition féminine à travers des expériences vécues, transformant le "je" en un "nous" collectif.

Des romans comme *Une Femme* (Ernaux, *Une Femme*, 1987) , *L'Événement* (Ernaux, *L'événement*, 2000) et *les Années* (Ernaux, *Les Années*, 2008) sont des exemples frappants de cette exploration. Dans *Une Femme*, Ernaux dépeint la désillusion et l'aliénation d'une femme confrontée aux rôles traditionnels de l'épouse et de la mère, révélant la "gelure" émotionnelle et existentielle qui peut en découler. Ce texte est une dénonciation des attentes sociétales qui étouffent l'individualité féminine. *L'Événement*, qui relate son avortement clandestin en 1964, est un témoignage d'une brutalité et d'une honnêteté rares. En racontant cette expérience taboue, Ernaux met en lumière les violences physiques et psychologiques subies par les femmes contraintes à la clandestinité. Ce récit est une contribution majeure à la mémoire collective des luttes féministes pour la liberté reproductive. L'exploration de la "honte féminine" est également un thème récurrent, notamment dans *L'Événement* où elle revient sur sa première expérience sexuelle et les jugements sociaux qui y étaient associés. Par ces récits, Ernaux contribue à déconstruire les normes de genre et à libérer la parole des femmes.

Elle a grandi dans une société en pleine transformation sur le plan social, économique et politique, en ayant bénéficié des luttes féministes acquises par la génération précédente en particulier, la possibilité de contrôle des naissances et une plus grande liberté

sexuelle. Elle a publié son premier roman à une époque où le féminisme était une notion quelque peu décriée ; alors que les injures reçues par Édith Cresson, première femme à occuper le poste de Premier ministre, signalaient que l'égalité homme-femme était loin d'être pleinement intégrée ; alors que paraissait *Gender Trouble* de Judith Butler, qui allait mettre quinze ans à être traduit en français. Ses premiers livres ont choqué : on les a trouvés grossiers, vulgaires, représentatifs d'un nouvel ordre et d'un mauvais genre, celui de l'expression de l'expérience vécue, ou imaginée, au féminin. C'est le paradoxe que le livre d'Annie Ernaux propose d'explorer : l'écrivaine qui émerge à cette époque dépeignent la persistance d'attitudes patriarcales en dépit des avancées et changements apportés par le féminisme. Pour elle, la littérature est tout à la fois un outil de représentation, de dénonciation et de transformation, par laquelle la performance de genre est poussée à son comble afin d'en exposer les normes. À travers l'étude minutieuse de trois ouvrages, nous pouvons déclarer qu'Annie s'attache à montrer comment l'écriture met en jeu les processus identitaires d'altérité, de performance et d'hybridité. Pour Ernaux, il est nécessaire de mettre en lumière l'intersectionnalité des discriminations et des stéréotypes, qui touchent non seulement le genre, mais aussi la classe sociale ou l'origine ethnique, et qui façonnent des sujets pluriels « *Le féminisme n'a pas eu de mot pour moi d'abord, mais un corps, une voix, un discours, une façon de vivre, dès ma venue au monde : ceux de ma mère. J'ai raconté tout cela dans la femme gelée, la*

liberté de lire autant et tout ce que je voulais, l'absence totale de travaux dits féminins, l'ignorance de la couture, de la cuisine, etc., la valorisation des études et de l'indépendance matérielle pour une femme. Violence de ma mère, douceur de mon père : les stéréotypes masculin-féminin étaient mis à mal dans mon expérience du monde. Mais ils étaient les plus forts, comme je l'ai découvert dès lors que je suis sortie avec des garçons, que j'ai rencontré ce qui était pour moi le continent noir, pour renvoyer à Freud sa formule - je n'ai pas eu de frère -, et je peux dire avec force que le cumul de l'origine sociale dominée et de la condition faite aux filles a été lourd, j'ai frôlé le désastre.» (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 93). L'œuvre d'Annie Ernaux se distingue par sa dimension personnelle et sociale. L'autrice est issue du prolétariat normand de l'après-guerre. Des études universitaires puis un mariage lui ont ouvert les portes de la bourgeoisie. La lecture de ses textes rend évident que la littérature est pour Annie Ernaux une tentative d'apaiser le souvenir de la migration sociale mais aussi la douleur de la double appartenance et du déracinement social. Rendre compte de la réalité sociale, de ses inégalités et des traumatismes qui en découlent, tel est le but de l'écriture d'Ernaux. L'auteur étant femme, son œuvre traite la différence des classes, mais aussi la différence des sexes. De l'ensemble de l'œuvre se dégagent les différentes époques d'une vie de femme. Chaque roman livre les étapes, les mécanismes d'un parcours à la fois social et féminin.

L'auteure est le porte-parole des femmes qui n'ont pas eu le droit à la parole depuis des siècles. Selon Claire Lise Tondeur pour constituer son identité, la femme doit avoir une relation généalogique avec son propre genre. Annie Ernaux en s'identifiant à sa mère, elle veut garder ses liens avec son milieu d'origine et surtout retrouver sa propre personnalité qui a été forgée pendant son enfance dans ce milieu prolétaire. C'est grâce à ces modèles féminins de son entourage (sa mère – ses tantes -ses sœurs) qu'Annie a pu construire dès l'enfance une image de la supériorité féminine « Ma mère était une femme orgueilleuse - quand elle était ouvrière, un contremaître lui avait dit « *elle se croit sortie de la cuisse de Jupiter, celle – là !* » -, *révoltée, ne supportant pas la « haute », arrogante, de la ville. Mon ex-mari disait qu'il l'aurait bien vue en tricoteuse de la Révolution.* (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 63)

Elle était entourée de femmes énergiques et intellectuellement douées comme les hommes « *Une femme (sa mère) toujours prête, aussi, à rendre service, à s'occuper des malades et des vieux du quartier, très généreuse, comme si elle se sentait redevable de s'en être sortie mieux que les autres. Un mélange de catholicisme en acte, sincère, hors de tout embrigadement, et de violent désir de justice.* » (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 63).

Une femme est un hommage à la mère d'Ernaux, mais aussi une analyse sociale du rôle et de la condition des femmes au XXe siècle. Le texte raconte la vie de sa mère, femme issue du monde

ouvrier, et met en lumière les limites imposées aux femmes par leur classe sociale et leur genre.

Ernaux écrit : "*Ma mère était pour moi la représentation de la force féminine, et en même temps, d'une aliénation que je voulais fuir.*" (Ernaux, *Une femme*, 1987). Cette citation illustre le tiraillement entre admiration et rejet d'un destin féminin contraint.

L'autrice déconstruit l'image traditionnelle de la mère au foyer et mélange les récits personnels avec une analyse sociale inspirée de la sociologie. Elle montre comment l'identité féminine est construite dans une tension constante entre l'appartenance de classe et les injonctions patriarcales. La mère devient alors le symbole d'une double aliénation : celle du genre et celle de la classe.

Par ailleurs, *Une femme* révèle aussi le rôle fondamental de l'éducation dans l'émancipation des femmes. Ernaux met en scène son propre accès aux études supérieures comme une coupure, voire une trahison, envers le monde maternel. Ce déchirement souligne la difficulté de l'ascension sociale féminine.

L'exploration du féminisme dans *Une femme* met en lumière les héritages silencieux, la condition féminine façonnée par la transmission intergénérationnelle et la discrétion d'un engagement « ordinaire », ancré dans le quotidien et le devoir. Cependant, si *Une femme* insiste sur la mémoire, la filiation maternelle et les traces d'une émancipation contrainte dans la France rurale et

populaire du XX^e siècle, *L'Événement* signale une rupture de ton et de perspective : avec ce récit, Ernaux quitte la sphère de la mémoire familiale pour faire du corps féminin le centre d'un drame à la fois intime et profondément politique. Ce passage marque ainsi le déplacement du féminisme intériorisé et transmis, vers l'affirmation d'un droit fondamental : celui pour les femmes de disposer de leur corps face à l'arbitraire de la loi et à la violence institutionnelle. Entre le silence hérité de la mère et la nécessité de « dire » l'expérience de l'avortement, Ernaux élargit sa réflexion féministe, tissant un lien indéfectible entre histoire individuelle, oppression collective et prise de parole littéraire. Ernaux insiste sur la corporéité, la matérialité du vécu féminin, qui devient archive politique :

« En rentrant dans ma chambre, à la cité universitaire des filles, rue d'Herbouville, j'espérais toujours voir une tache sur mon slip. J'ai commencé d'écrire sur mon agenda tous les soirs, en majuscules et souligné : RIEN. La nuit je me réveillais, je savais aussitôt qu'il n'y avait rien. » (Ernaux, *L'événement*, 2000).

Cette attention minutieuse au corps féminin - le slip, la tâche, la cyclicité du sang - transforme la mémoire corporelle (privée, cachée) en acte d'écriture et de résistance, exposant ce que la société patriarcale relègue dans le silence ou la honte.

L'Événement, comme d'autres livres de l'auteure, naît de sa conscience personnelle et sociale et de son engagement contre les violences faites aux femmes. Le livre comprend les souvenirs de

son journal intime entre octobre 1963 et janvier 1964, des allers-retours entre le présent de l'écriture et l'expérience vécue plus de trente-cinq ans auparavant, que l'écrivaine utilise pour retranscrire le bouleversement inattendu dans la vie d'une jeune étudiante, comme conséquence de sa grossesse non désirée. Elle partage ses sentiments d'inquiétude et de doute quant à son état, puis son désespoir après la confirmation de sa grossesse, lorsque finalement elle décide d'avorter. Ernaux parle de la conception du livre dès les premières pages : *« Je veux m'immerger à nouveau dans cette période de ma vie, savoir ce qui a été trouvé là. Cette exploration s'inscrira dans la trame d'un récit, seul capable de rendre un événement qui n'a été que du temps au-dedans et au-dehors de moi. Un agenda et un journal intime tenus pendant ces mois m'apporteront les repères et les preuves nécessaires à l'établissement des faits. Je m'efforcerai pardessus tout de descendre dans chaque image, jusqu'à ce que j'aie la sensation physique de la « rejoindre », et que quelques mots surgissent, dont je puisse dire, « c'est ça ». D'entendre à nouveau chacune de ces phrases, indélébiles en moi, dont le sens devait être alors si intenable, ou à l'inverse si consolant, que les penser aujourd'hui me submerge de dégoût ou de douceur. »* (Ernaux, *L'événement*, 2000, p. 26) Ces allusions à l'acte d'écriture mettent en relief l'affirmation de soi-même ainsi que l'utilité sociale et politique de l'écriture. En ce qui concerne son style, celui-ci reste dépouillé, minimaliste, essentiel et sobre, pour le situer au plus près possible

de la réalité, et donc, éviter de glisser dans les terrains de l'imaginaire ou du fantastique qui adouciraient la gravité des situations racontées. La transgression s'instaure quand la protagoniste décide de toucher le tabou féminin, celui qui la révèle comme étant la pire des femmes, celle qui évite de devenir mère, la femme qui tue son (futur) enfant, la femme dénaturisée ; question aggravée à l'époque, du fait qu'il s'agissait d'un délit relevant du Code Pénal. Cette transgression se poursuit par l'absence de sentimentalisme, de remords ou de doutes chez une jeune femme déterminée à ne pas mener à terme sa grossesse. Dans ce sens, les allusions à une sexualité féminine désirée avec normalité, au même titre que les hommes, complètent la transgression du tabou dans L'Événement. L'écriture de son expérience douloureuse de l'avortement devient chez Ernaux un puissant témoignage des injustices faites aux femmes en général. L'objectif aussi est de rendre justice à celles qui auraient perdu leurs vies, abandonnées de tous, dans cette tentative : *« Il y a une semaine que j'ai commencé ce récit, sans aucune certitude de le poursuivre. Je voulais seulement vérifier mon désir d'écrire là-dessus. Un désir qui me traversait continuellement à chaque fois que j'étais en train d'écrire le livre auquel je travaille depuis deux ans. Je résistais sans pouvoir m'empêcher d'y penser. M'y abandonner me semblait effrayant. Mais je me disais aussi que je pourrais mourir sans avoir rien fait de cet événement. S'il y avait une faute, c'était celle-là. Une nuit, j'ai rêvé que je tenais entre les mains un livre que j'avais écrit sur mon avortement, mais on ne*

pouvait le trouver nulle part en librairie et il n'était mentionné dans aucun catalogue. Au bas de la couverture, en grosses lettres, figurait ÉPUISE. Je ne savais pas si ce rêve signifiait que je devais écrire ce livre ou s'il était inutile de le faire. » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 25). Ernaux ressent le besoin d'écrire pour se libérer et pour libérer. Il lui est impossible d'éviter son destin d'écrivaine engagée ; *« Avec ce récit, c'est du temps qui s'est mis en marche et qui m'entraîne malgré moi. Je sais maintenant que je suis décidée à aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, de la même façon que je l'étais, à vingt-trois ans, quand j'ai déchiré le certificat de grossesse »* (Ernaux, L'événement, 2000). Son intention de justicière dépasse le fait de simplement dénoncer la situation d'abandon de la femme avant la dépénalisation de l'avortement. Elle est consciente de la survie de l'ombre du silence, planant encore sur ces faits passés, plus de quarante ans après l'adoption de la loi : *« Que la forme sous laquelle j'ai vécu cette expérience de l'avortement - la clandestinité- relève d'une histoire révolue ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie - même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, ou nom de " c'est fini tout ça", si bien que le même silence qu'avant recouvre ce qui a eu lieu. C'est justement parce que aucune interdiction ne pèse plus sur l'avortement que je peux, écartant le sens collectif et les formules nécessairement simplifiées, imposées par la lutte des années soixante-dix -" violences faites aux femmes", etc. -*

affronter, dans sa réalité, cet événement inoubliable. » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 27) L'écrivaine revit son angoisse dans cette peur des jours qui passent et qui compliquent chaque seconde la situation éprouvante vécue par la jeune fille qu'elle était : « *Le temps a cessé d'être une suite insensible de jours, à remplir de cours et d'exposés, de stations dans les cafés et à la bibliothèque, menant aux examens et aux vacances d'été, à l'avenir. Il est devenu une chose informe qui avançait à l'intérieur de moi et qu'il fallait détruire à tout prix* » (Ernaux, 2000 : 30). Le temps devient son pire ennemi, et les allusions à ces secondes qui avancent contribuent à renforcer l'effet de réel de l'histoire : « *Je passais de l'incrédulité que cela m'arrive, à moi, à la certitude que cela devait forcément m'arriver* » ou « *L'interminable lenteur d'un temps qui s'épaississait sans avancer, comme celui des rêves* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 48). Le récit de ses sensations n'inclut aucun sentiment maternel malgré sa situation. Bien au contraire, elle s'exprime dans l'éloignement et la froideur de ce qui n'est pas désiré, comme si elle n'était pas la protagoniste principale de ce cauchemar : « *Pour penser ma situation, je n'employais aucun des termes qui la désignent, ni « j'attends un enfant », ni « enceinte », encore moins « grossesse », voisin de « grotesque ». Ils contenaient l'acceptation d'un futur qui n'aurait pas lieu. Ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître. Dans l'agenda, j'écrivais : « ça », « cette chose-là », une seule fois « enceinte »* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 30). Peut-être que l'auteure-personnage utilise cette

stratégie pour essayer de représenter et de transmettre l'effort supplémentaire d'une femme dans sa situation, afin de se sentir plus forte face aux épreuves, de se sentir capable d'affronter ce que d'autres femmes, avant elle, ont pu faire pour s'en sortir, malgré les inconvénients, les menaces et les souffrances. Elle réfléchit à sa conviction, dépourvue de sentiment de culpabilité, libérée de ce sentiment inculqué par la morale patriarcale. Elle se représente capable de prendre ses propres décisions, surtout quand celles-ci sont importantes pour son avenir : « Je n'éprouvais aucune appréhension à l'idée d'avorter. Cela me paraissait, sinon facile, du moins faisable, et ne nécessitant aucun courage particulier. Une épreuve ordinaire. Il suffisait de suivre la voie dans laquelle une longue cohorte de femmes m'avait précédée. Depuis l'adolescence, j'avais accumulé des récits, lus dans des romans, apportés par la rumeur du quartier dans les conversations à voix basse. J'avais acquis un savoir vague sur les moyens à utiliser, l'aiguille à tricoter, la queue de persil, les injections d'eau savonneuse, l'équitation - la meilleure solution consistant à trouver un médecin dit « marron » ou une femme au joli nom, une « faiseuse d'anges », l'un et l'autre très coûteux mais je n'avais aucune idée des tarifs. L'année d'avant, une jeune femme divorcée m'avait raconté qu'un médecin de Strasbourg lui avait fait passer un enfant, sans me donner de détails, sauf, "j'avais tellement mal que je me cramponnais au lavabo". J'étais prête à me cramponner moi aussi au lavabo. Je ne pensais pas que je puisse en mourir. »

(Ernaux, L'événement, 2000, p. 32). L'expérience collective, celle de savoir que d'autres femmes ont mené à terme le même combat, rassure l'auteure dans sa croisade personnelle. Cela pourrait aider d'autres femmes, dans cette idée d'appartenance à un groupe. Le point de vue critique sur le système de santé n'est pas épargné dans L'Événement, bien qu'on y trouve deux exemples de médecins : celui qui respecte la loi à outrance et trahit sa patiente et la blâme, et celui qui la comprend et la plaint. Mais tous deux sont conscients du délit qu'ils commettraient s'ils cédaient à ses demandes. Le résultat est que la jeune femme est condamnée à se soumettre à des pratiques dangereuses. La jeune Annie enceinte fait confiance en l'être humain qu'on lui recommande et décide d'aller : « *vers le quartier de Martainville, m'imaginant que, dans ce quartier pauvre, un peu zone, les médecins devaient être plus compréhensifs* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 41). Elle n'y trouvera que ce que d'autres y avaient trouvé avant elle : « *l'engourdissement et la paralysie de la solidarité humaine causés par une législation insensible envers les problèmes des femmes qui leur ferme l'accès aux soins médicaux. Lors de ses tentatives auprès des docteurs, la déception de la jeune fille fait place à l'analyse de la situation, tristement ironique, ainsi qu'à la seule solution possible dans sa situation qui restait à sa portée, celle de tant d'autres femmes qui l'avaient précédée dans la même détresse : Les filles comme moi gâchaient la journée des médecins. Sans argent et sans relations - sinon elles ne seraient pas venues échouer à l'aveuglette chez eux-, elles les obligeaient à se rappeler*

la loi qui pouvait les envoyer en prison et leur interdire d'exercer pour toujours. Ils n'osaient pas dire la vérité, qu'ils n'allaient pas risquer de tout perdre pour les beaux yeux d'une demoiselle assez stupide pour se faire mettre en cloque. À moins qu'ils n'aient sincèrement préféré mourir plutôt que d'enfreindre une loi qui laissait mourir des femmes. Mais tous devaient penser que, même si on les empêchait d'avorter, elles trouveraient bien un moyen ». (Ernaux, L'événement, 2000, p. 45). Une fois les tentatives traditionnelles épuisées, le recours à la dernière des options apparaît comme la seule voie de secours : trouver une faiseuse d'anges, bel euphémisme pour celle qui tue le fœtus mais qui respecte la volonté de la femme et la sauve d'un futur incertain. Telle est la solution mais aussi le problème. Elle la trouvera et, s'approchant de chez elle, elle se sentira reliée à la cruelle destinée de l'immense communauté de ses semblables qui avaient parcouru ce chemin : « *Des milliers des filles ont monté un escalier, frappé à une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe, leur ventre* ». (Ernaux, L'événement, 2000, p. 77). Ernaux décrira la clandestinité quotidienne qui l'entoure, les dangers, les inquiétudes, le risque pour sa santé, pour sa vie, mais aussi l'espoir d'obtenir ce qu'elle recherchait : Et cette femme, la seule personne alors capable de faire passer le malheur, ouvrait la porte, en tablier et en pantoufles à pois, en torchon à la main : « *C'est pour quoi mademoiselle ?* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 77). La

description de l'intervention réalisée par Ernaux se traduit par une infime conversation, réduite à la stricte relation physique et économique de ce que les avait réunies : Elle prenait les choses en main avec détermination. Sans familiarité, elle ne posait aucune question- elle allait à l'essentiel, date des dernières règles, prix, technique utilisée. Cette matérialité pure avait quelque chose d'étrange et de rassurant. Ni sentiments ni morale. « *Par expérience, Mme. P.-R. savait certainement qu'un discours limité aux détails pratiques évitait les larmes et les épanchements qui font perdre du temps, ou changer d'avis* ». (Ernaux, L'événement, 2000, p. 79) Malgré l'inquiétude, la jeune fille trouvera chez la faiseuse d'anges le seul soutien pour une personne dans sa situation : « *Je me sentais abandonnée du monde, sauf de cette vieille femme en manteau noir qui m'accompagnait comme si elle était ma mère* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 88). Elle est reconnaissante de son travail correct et même de sa fierté secrète, dans un essai qui veut remercier toutes les faiseuses d'anges pour leur contribution sociale : « *peut-être aussi d'un sentiment d'être utiles aux femmes. Ou encore, pour elle qui vidait à longueur de journée les bassins des malades et des accouchées, la satisfaction secrète d'avoir, dans son deux-pièces, passage Cardinet, le même pouvoir que les médecins qui lui disaient à peine bonjour* » (Ernaux, L'événement, 2000). Lors de l'intervention, l'écrivaine repense à son expérience qui l'avait reliée à une communauté : « *Mais rien ne peut empêcher ma certitude qu'elle [la chambre de la faiseuse d'anges] garde le souvenir des filles et des femmes*

venues s'y faire transpercer par une sonde ». (Ernaux, L'événement, 2000, p. 80) . Quelques heures plus tard lorsque les conséquences de l'intervention se font sentir, Ernaux reconnaît qu'elle fait partie d'un immense groupe de victimes marqué par une injustice suprême : « *Dans les toilettes de la cité universitaire, j'avais accouché d'une vie et d'une mort en même temps. Je me sentais, pour la première fois, prise dans une chaîne de femmes par où passaient les générations. C'était des jours gris d'hiver. Je flottais dans la lumière au milieu du monde* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 114). Une hémorragie la conduira à l'hôpital, où elle ne sera ni bien reçue ni bien traitée, en vertu du délit qu'elle venait de commettre ; ce sera alors une autre agression contre celles qui n'acceptaient pas qu'on leur refuse le droit de disposer de leurs corps, de leurs envies, de leur avenir. De ce sentiment surgit son hommage à d'autres victimes : les faiseuses d'anges, qui risquaient d'aller en prison et souffraient du mépris social, mais qui étaient la bouée de secours pour ces femmes qui se retrouvaient dans l'impasse : « *C'est à elle à qui je devrais dédier ce livre* » (Ernaux, L'événement, 2000, p. 123). L'auteure met en valeur leur contribution au bien-être des femmes qui se sentaient complètement abandonnées. Tout cela dans le but de souligner l'insignifiance accordée aux problématiques féminines, et la dette sociale envers ces femmes, encore impayée même après la légalisation de l'IVG. La fin de L'Événement se concentre sur l'aspect social et engagé de son écriture, de sa pulsion en faveur

du témoignage personnel qui représente celui de la communauté qui la comprend et la dépasse : « *J'ai fini de mettre en mots ce qui m'apparaît comme une expérience humaine totale, de la vie et de la mort, du temps, de la morale et de l'interdit, de la loi, une expérience vécue d'un bout à l'autre au travers du corps* » (Ernaux, *L'événement*, 2000, p. 124). Et l'écrivaine ajoute : « *J'ai effacé la seule culpabilité que je n'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé* ».

Dans *L'Événement*, Ernaux raconte l'expérience traumatique de son avortement clandestin en 1963, à une époque où l'avortement était interdit en France. Ce récit bouleversant prend une portée politique et féministe forte : "*Je n'ai rien oublié de cette semaine de janvier. Il me semble que c'est à ce moment-là que j'ai compris que ma condition de femme me plaçait dans un état d'infériorité radicale.* ». Cette révélation intime devient acte politique.

Ernaux fait le choix de décrire avec précision les souffrances physiques et morales liées à l'avortement clandestin. Elle dépeint l'indifférence médicale, la peur constante, le dégoût de soi et la solitude. En cela, elle redonne voix à toutes celles qui ont vécu la même expérience dans le silence et la honte. (Romeral Rosel, María José, 2024)

L'autrice réinscrit son histoire personnelle dans un contexte historique : celui de la lutte pour la légalisation de l'avortement (loi Veil de 1975). Elle anticipe ainsi une mémoire féministe, témoin

d'une époque où les femmes n'avaient pas le droit de disposer de leur corps. Par l'écriture, Ernaux dénonce la solitude des femmes, l'hypocrisie sociale, l'absence de solidarité, et la criminalisation de leurs choix corporels. Le corps féminin devient un enjeu de pouvoir. Elle transforme ainsi son expérience personnelle en plaidoyer pour la liberté des femmes.

Son approche a l'immense mérite de combiner une approche théorique, complexe et exigeante avec celle de la construction du genre, même si le souci de précision et d'exhaustivité donne lieu à une abondance de notes et de références qui peuvent troubler l'œil et la lecture : « *(Si j'avais à représenter par un seul tableau cet événement de ma vie, je peindrais une petite table adossée à un mur, couverte de formica, avec une cuvette émaillée où flotte une sonde rouge. Légèrement sur la droite, une brosse à cheveux. Je ne crois pas qu'il existe un Atelier de la faiseuse d'anges dans aucun musée du Monde.)* » (Ernaux, *L'événement*, 2000, p. 90)

Dans *L'Événement*, Annie Ernaux intègre directement à sa narration des fragments issus de ses carnets, de son agenda et de son journal intime pour donner à son récit une authenticité brute et une polyphonie temporelle. Cette démarche correspond à son projet de restituer la mémoire du vécu dans son immédiateté, sans les filtres de la reconstruction a posteriori. « *J'ai relu, des années après, les pages de mon journal de l'époque. J'y retrouve la peur, la sensation aiguë de solitude, mais aussi l'urgence d'en finir.* ». Par ces insertions, Ernaux ne se contente plus de raconter

l'événement ; elle le fait revivre à travers la juxtaposition de voix et d'écritures anciennes, confrontant la narratrice d'aujourd'hui à la jeune femme d'hier.

Alors que la question de la représentation du féminin dans le langage mobilise de nombreux débats en France, les romans étudiés dans cet article, et l'approche théorique mise en jeu, sont plus que jamais d'actualité.

Les Années est une œuvre monumentale où Ernaux retrace, de 1941 aux années 2000, l'histoire de sa génération, mêlant mémoire individuelle et collective. Le féminisme y est présent comme un fil conducteur de la libération des femmes dans la deuxième moitié du XXe siècle : "*On a cru que tout allait changer. Qu'on ne serait plus jamais comme nos mères.*" (*Les Années*, 2008). Cette phrase résume l'espoir féministe des années 1970, mais aussi la conscience d'une transmission difficile et inachevée.

L'engagement féministe est aussi esthétique : l'autrice utilise le "on" pour dépersonnaliser et universaliser son expérience, ce qui en fait une écriture de la transmission et du collectif. Elle témoigne de l'accès à la contraception, de Mai 68, du MLF, et de la transformation des rapports de genre. La démocratisation de l'université, l'évolution des sexualités, la marchandisation du corps féminin, mais aussi le retour des conservatismes, sont autant de phénomènes analysés dans *Les Années*. Ernaux se fait chroniqueuse sociale et politique du quotidien féminin : « *Quand*

vous aviez notre âge, comment imaginiez-vous votre vie ? Qu'est-ce que vous espériez ?

La réponse (lentement) : Il faudrait réfléchir... pour revenir à seize ans, être sûre... il faudrait au moins une heure. (La voix d'un seul coup aiguë, énervée.) Vous, vous vivez en 85, les femmes choisissent d'avoir des enfants si elles veulent, quand elles veulent, hors du mariage, il y a vingt ans c'était impossible ! » (Ernaux, *Les Années*, 2008, p. 156). L'engagement social et politique dans *Les Années* se révèle à travers une écriture qui dépersonnalise pour mieux universaliser l'expérience féminine, analyse les mutations historiques (conquête des droits, éducation) tout en débusquant les résistances patriarcales. Cette démarche littéraire est un acte militant qui fait de la mémoire collective féminine un outil de combat contre les inégalités de genre.

Cette lecture est corroborée par des analyses critiques qui soulignent que *Les Années* est « une autobiographie impersonnelle », mettant en scène la narratrice comme figure d'une génération marquée par des luttes féministes et sociales. « *Or le moteur des Années, explique Annie Ernaux en entrevue, a été la question de savoir : "Où est mon histoire ?" ; la recherche de "ce passage du temps en soi, en moi-même, dans une femme, mais aussi à travers tous les gens qui ont parcouru ces années". Quatre points de vue donc dans ce qui "n'est pas une fresque historique" mais un "parcours" intéressé au passage du temps : celui du soi, du moi-même, d'une femme, et d'une génération, pour "essayer*

de dire à la fois l'intime et le collectif". Ce, afin de dépersonnaliser les expériences du moi en celles d'un soi, tout en étant capable de faire retour à l'intime, d'alimenter le général par le vécu singulier ; inscrire l'expérience génériquement spécifique d'une femme dans celle de sa classe d'âge pour s'assurer de la faire résonner, et peut-être, de l'universaliser ». (Snauwaert, 2012,). Le pronom « on » et l'écriture hétérogène participent à cette dimension collective et politique. Ce que la narration des *Années* rejoint, c'est la lignée des conteurs ordinaires des jours de fête qui, dans les repas de famille d'enfance, mettaient le monde en temps. Son récit est à son tour cette ponctuation du temps pour ceux qui le découvrent : elle en constitue un repère, une balise. *“Ce sera un récit glissant, dans un imparfait continu, absolu, dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie”* (Ernaux, *Les Années*, 2008, p. 240) .C'est vers la conquête de l'appropriation d'une vie que s'avance le texte. Car ce futur n'est pas, comme le suggère Antoine Compagnon dans sa lecture (Compagnon, 2009), celui d'un projet à venir, encore moins échoué ; c'est un roman d'une vie qui tente d'en fabriquer la forme :

*« Une coulée suspendue, cependant, à intervalles réguliers par des photos et des séquences de films qui saisiront les formes corporelles et les positions sociales successives de son être – constituant des arrêts sur mémoire en même temps que des rapports sur l'évolution de son existence. (Ernaux, *Les Années*, 2008, p. 240)*

Ses textes poignants, écrit Barbara Havercroft, s'avèrent le lieu où s'entrecroisent la construction d'une subjectivité féminine unique et individuelle – la sienne – et la représentation, à travers cette dernière, de soucis et d'événements propres à la collectivité des femmes (Havercroft, 2004). Dans *Les années*, la sexuation de la perspective s'accomplit au moyen de séquences individuelles, sinon singularisées, de descriptions dictées par des photos absentes : “*Elle*, c’est celle des photos. Une femme au singulier mais également une vision féminine – féministe – des années 1970. « C’est important car je pense que les livres donnent le plus souvent une vision masculine du monde » (Ernaux, Annie Ernaux, “Je n’ai rien à voir avec l’autofiction, 2008,)

Il est à ce titre remarquable, dans une œuvre puisée à ce point à l’authenticité d’une existence vécue, que les affections douloureuses de la narratrice-personnage d’Ernaux, qui sont, depuis *L’événement* jusqu’à *L’usage de la photo*, comme les flexions du temps de sa vie, couvrent toutes les étapes probables d’une vie de femme : de l’avortement au cancer du sein en passant par le mariage et la maternité, le divorce et l’émancipation. Tout se passe comme si tout ce qui *pouvait* être vécu par une femme au cours de sa vie l’avait été. C’est cette dimension qui intéresse l’écrivain, ce qui explique qu’elle gomme de l’entreprise des *Années* ce que sa propre vie pourrait avoir d’idiosyncrasique, singulièrement sa condition d’écrivain (Compagnon, 2009, pp. 57-58) : « *Je n’ai pas cherché à m’écrire, à faire œuvre de ma vie : je*

me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible » (Ernaux, *L'événement*, 2000, p. 7). « *Aucune prétention ici d'ériger un sujet autobiographique univoque aux contours solides, capable de (re)présenter sa vie sans failles* », encore moins de « *raconte[r] de façon rationnelle et rétrospective une vie exemplaire* », écrit Barbara Havercroft.

Ernaux est souvent qualifiée d'« ethnologue de soi », utilisant sa propre vie comme un laboratoire pour analyser les phénomènes sociaux. Son écriture est décrite comme « chirurgicale » dans son exploration des conditions sociales et féminines, offrant un regard précis sur le mépris de classe et les rapports sociaux. Des œuvres comme : *Une femme*, *L'Événement* et *les Années* abordent l'avortement clandestin, le divorce, la maternité et beaucoup de thèmes féministes non seulement comme une expérience personnelle déchirante, mais aussi comme une manifestation des contraintes et des injustices imposées aux femmes dans une société donnée. Ce mélange d'autobiographie et d'engagement social est perçu comme une force majeure, rendant ses récits à la fois personnels et collectifs, et témoignant des réalités sociales sans fard.

Ce qui frappe dans *Les Années*, c'est le contraste saisissant entre l'engagement féministe inlassable de la narratrice et l'issue

profondément mélancolique de son parcours. Après avoir consacré une grande partie de sa vie à défendre les droits des femmes, à revendiquer leur liberté corporelle et leur autonomie, elle se retrouve, dans les dernières pages du récit, fragilisée, solitaire, vidée. Elle a perdu ses parents, son mari, son amant, et même ses enfants, désormais absorbés par leurs propres trajectoires. Ainsi se pose une question troublante : les combats féministes, aussi légitimes et nécessaires soient-ils, garantissent-ils une victoire intime et personnelle ? La fin du roman laisse transparaître une forme de désillusion, comme si les conquêtes sociales ne suffisaient pas à combler les failles de l'existence individuelle : « *Parce que dans sa solitude retrouvée elle découvre des pensées et des sensations que la vie en couple obnubile, l'idée lui est venue d'écrire une sorte de destin de femme, entre 1940 et 1985, quelque chose comme Une vie de Maupassant, qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, un roman total qui s'achèverait dans la dépossession des êtres et des choses, parents, mari, enfants qui partent de la maison, meubles vendus. Elle a peur de se perdre dans la multiplicité des objets de la réalité à saisir. Et comment pourrait-elle organiser cette-mémoire accumulée d'évènements, de faits divers, de milliers de journées qui la conduisent jusqu'à aujourd'hui.* » (Ernaux, Les Années, 2008, p. 158)

Après avoir analysé quelques aspects de la singularité du féminisme à l'œuvre dans *Une femme*, Les

Années et L'Événement, il apparaît que la démarche d'Annie Ernaux ne se limite pas à une dénonciation des structures patriarcales ou à la mise en lumière de l'expérience féminine. Son écriture dépasse l'expression intime pour inscrire la condition des femmes dans un mouvement collectif et dans l'histoire sociale de la France contemporaine. Chez Ernaux, le féminisme ne se conjugue jamais sans questionner la société globale : il se transforme en une force d'interpellation qui déborde la sphère privée pour investir le champ du politique. Ainsi, l'approche du corps, de la mémoire, et de la transmission trouve son prolongement naturel dans la réflexion sur l'engagement citoyen, la prise de parole publique, et la lutte contre toutes les formes de domination. Ce passage du vécu singulier et du témoignage intime à l'action collective et à la revendication sociale constitue la continuité logique de son projet d'écriture : faire de la littérature un instrument de résistance, d'émancipation et de transformation du réel. Dès lors, l'analyse de l'engagement politique chez Ernaux vient éclairer comment ses romans font dialoguer mémoire individuelle et conscience collective, autobiographie et histoire, vie des femmes et devenir de la société.

Du féminisme à l'engagement social et politique

Cette partie de l'article est consacrée à l'étude de ce phénomène de l'engagement social et politique à travers l'outil d'analyse, à savoir d'intertextualité, dans le champ de la littérature féminine d'Annie Ernaux. L'intertextualité est l'outil nécessaire pour

identifier la « littérature » des romans analysés. L'intertextualité chez Ernaux est donc à la fois littéraire, sociale et personnelle. Elle construit son œuvre comme une mosaïque d'échos, une trame où se croisent voix individuelles et voix collectives, savoirs scientifiques et récits intimes, figures maternelles et héritages intellectuels. Ce tissage multiple participe d'une entreprise littéraire qui dépasse le simple témoignage : elle transforme l'expérience individuelle en matière politique, sociale et esthétique. Ernaux donne ainsi à la littérature une mission nouvelle : celle de dire la réalité sans masque, de transmettre des mémoires effacées, de faire entendre les voix silencieuses. Ce qui nous intéresse, ici, c'est l'analyse et l'interprétation des intertextes qui apparaissent dans le corpus sous forme de citations, références, allusions et épigraphes.

On note, par exemple, dans le roman intitulé *l'événement*, une série de citations qui proviennent de l'agenda qu'elle annotait à l'époque de son avortement : elle a écrit dans l'agenda « *Je suis enceinte. C'est l'horreur* ». À l'intérieur du récit portant sur la narration de l'avortement à proprement parler, se dégagent une série de citations qui reconstruisent l'état d'esprit de l'écrivaine à l'époque de cette expérience clandestine. Les citations proviennent de sources diverses : des amies, du personnel médical qu'elle consulte, des journaux, des textes littéraires et des chansons.

Dès l'ouverture, Ernaux inscrit *L'Événement* dans une lignée littéraire du témoignage et de l'engagement, choisissant deux épigraphes :

« *Mon double vœu : que l'événement devienne écrit. Et que l'écrit soit événement.* » (Leiris, 1948). « *Qui sait si la mémoire ne consiste pas à regarder les choses jusqu'au bout.* » (Tsushima, Y., C. Ferrière, Trad., 1979, trad. 1998)

Ces références ne relèvent pas de simples hommages : Leiris incarne la tradition de l'écriture de soi et de l'exploration du réel par le texte : écrire pour rendre compte, mais aussi pour avoir un effet dans le monde (*l'écrit comme événement* politique). Tsushima, autrice féministe japonaise, revendique la vérité sans fard, l'acte de « regarder les choses jusqu'au bout », rejoint la démarche d'Ernaux : l'écriture du corps féminin, la descente « jusqu'au bout de la mémoire », sont des postures politiques et littéraires.

Ernaux cite à la fois indirectement et explicitement des œuvres autres. Par exemple :

Elle va voir « *Il posto* », film italien néoréaliste empreint de tristesse sociale, qui fait écho à la lassitude, à la mélancolie de sa situation.

Elle note : « *J'ai écrit dans l'agenda "Formidable. Si seulement je n'avais pas cette RÉALITÉ dans mes reins* », au sortir de la pièce « *Huis clos* de Sartre », pièce existentialiste avec un

personnage féminin, Estelle, confrontée à son passé et à l'avortement, référence majeure dans le corpus féministe et existentialiste.

Il s'agit là de véritables jeux d'intertextes : Sartre, Leiris, Tsushima, films du néoréalisme – tous participent à une dialectique du regard sur le corps, sur la vérité nue, sur la souffrance et la honte féminine. Par leur évocation, Ernaux suggère que son expérience se tisse dans une toile de représentations collectives (romans, théâtre, chansons, récits sociaux).

L'écriture de *L'Événement* se caractérise par sa fragmentation : la narration linéaire est ponctuée de phrases courtes, de citations de notes personnelles et de passages introspectifs. Cet assemblage crée un effet de dossier où chaque trace – carnet, papiers, souvenirs – devient un élément de l'exploration de soi : Ernaux intègre et cite directement le *Nouveau Larousse Universel* de 1948 sur la répression de l'avortement : «*Dr. Sont punis de prison et d'amende 1) l'auteur de manœuvres abortives quelconques ; 2) les médecins, sage-femmes, pharmaciens, et coupables d'avoir indiqué ou favorisé ces manœuvres ; 3) la femme qui s'est fait avorter elle-même ou qui y a consenti ; 4) la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. L'interdiction de séjour peut en outre être prononcée contre les coupables, sans compter, pour ceux de la 2e catégorie, la privation définitive ou temporaire d'exercer leur profession* » (Ernaux, *L'événement*, 2000, p. 29)

Cet ajout documentaire, au sein d'un récit subjectif, dialogue avec l'Histoire : le texte devient un palimpseste de voix juridiques oppressives, selon Ernaux, qui viennent s'affronter à la parole intime, expérience radicalement féminine et singulière.

Cette confrontation fait écho à l'écriture des textes militants et sociopolitiques des années 1960–70, et au paradigme de la "parole contre la Loi" qui traverse la tradition féministe depuis Simone de Beauvoir (*Le Deuxième Sexe*) jusqu'aux témoignages du MLAC ou aux textes de l'après-manifeste des 343.^v

Une autre référence à la loi actuelle en France, enrichit le récit en montrant que cette loi est le motif pour écrire ce roman : « *Que la forme sous laquelle j'ai vécu cette expérience de l'avortement – la clandestinité – relève d'une histoire révolue ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie – même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, au nom de « c'est fini tout ça », si bien que le même silence qu'avant recouvre ce qui a eu lieu. C'est justement parce que aucune interdiction ne pèse plus sur l'avortement que je peux, écartant le sens collectif et les formules nécessairement simplifiées, imposées par la lutte des années soixante-dix – « violence faite aux femmes », etc. –, affronter, dans sa réalité, cet événement inoubliable* ». (Ernaux, *L'événement*, 2000) .

L'œuvre d'Annie Ernaux est une exploration lumineuse et implacable des liens indissociables entre le féminisme et

l'engagement politique. À travers son écriture autobiographique singulière, caractérisée par un style dépouillé et une quête de vérité, elle transforme le vécu personnel en un puissant outil d'analyse sociologique et de dénonciation des inégalités. Son engagement ne se limite pas à ses écrits ; il se manifeste également dans ses prises de position publiques, faisant d'elle une intellectuelle engagée au sens plein du terme. En donnant voix aux expériences marginalisées et en interrogeant les mécanismes de la domination, Annie Ernaux enrichit non seulement le champ littéraire, mais contribue également de manière significative aux débats féministes et politiques contemporains. C'est autour d'événements contemporains que s'articule le point de contact entre le particulier et le général. À plusieurs reprises, l'écrivaine tâchera d'incorporer un détail de l'actualité mondiale : « *Au moment où j'écris, des réfugiés kosovars^{vi}, à Calais, tentent de passer clandestinement en Angleterre. Les passeurs exigent des sommes énormes et parfois disparaissent avant la traversée. Mais rien n'arrête les Kosovars, non plus que tous les migrants des pays pauvres : ils n'ont pas d'autre voie de salut. On pourchasse les passeurs, on déplore leur existence comme il y a trente ans celle des avorteuses. On ne met pas en cause les lois et l'ordre mondial qui l'induisent. Et il doit bien y avoir, parmi les passeuses d'enfants, de plus réguliers que d'autres.* » (Ernaux, *L'événement*, 2000, pp. 92-93). Dans *L'Événement* (2000), Annie Ernaux évoque brièvement les femmes kosovares dans un passage dense

de sens, qui s'inscrit dans une volonté de relier l'expérience intime à une mémoire collective et politique. L'auteure y compare son avortement clandestin en 1963 à d'autres violences faites aux femmes, notamment le viol subi par les femmes pendant la guerre du Kosovo : « *Je pense à celles qu'on a violées au Kosovo. Je n'ai pas été violée. Je n'ai pas été frappée. Je n'ai pas été insultée. Je n'ai pas été détenue. Mais j'ai quand même été atteinte dans mon corps et dans mes droits.* ». En citant les femmes du Kosovo, elle montre que le contrôle du corps des femmes, qu'il soit exercé par l'État, par les lois, ou par les armes, transcende les frontières géographiques et historiques. Le corps féminin devient le lieu où s'inscrivent les luttes de pouvoir, que ce soit dans la France des années 1960 ou dans les Balkans des années 1990. Cette référence brève mais marquante incarne l'écriture de l'engagement discret mais ferme d'Ernaux, où l'intime ne peut être séparé du politique. Elle s'inscrit dans une tradition féministe où le témoignage personnel devient acte de résistance, et où la solidarité avec les femmes du monde entier est une nécessité morale.

À la lumière de cette affirmation, nous comprenons que l'avortement n'est pas un cas isolé, restreint par des frontières nationales ; il est plutôt l'expression d'un symbole d'oppression collective. Annie Ernaux, à travers *L'Événement*, ne cherche nullement à promouvoir les relations sexuelles hors mariage ni à légitimer l'avortement comme choix systématique. Son récit autobiographique, centré sur son avortement clandestin en 1963, s'inscrit davantage dans une démarche de témoignage et de

dénonciation sociale que dans un discours idéologique. Loin de tout militantisme doctrinaire, son écriture se veut avant tout éthique et humaniste, en ce qu'elle expose une réalité douloureuse vécue dans le silence et la solitude, et qui demeure encore un tabou dans de nombreuses sociétés.

L'écriture d'Ernaux comme acte de résistance et de dénonciation :

Pour Annie Ernaux, l'écriture elle-même est un acte politique. Elle ne sépare pas sa vie de son œuvre, considérant son parcours de transfuge de classe et de femme issue d'un milieu populaire comme la source de son engagement. Son objectif est de "rendre visible l'invisible" et de donner une voix à ceux qui ont été marginalisés ou réduits au silence. Ernaux aborde des sujets contemporains avec une acuité sociologique, critiquant les inégalités sociales, la domination masculine et même l'inaction climatique. Elle n'hésite pas à prendre position publiquement, comme en témoignent ses critiques envers les gouvernements successifs et ses appels à barrer la route à l'extrême droite. Son écriture est une intervention dans le débat armée de la force du témoignage et de l'analyse : *« Si l'on parle en termes de visibilité d'engagement politique, de prises de position appuyées par la publication d'articles dans Le Monde, votre impression est sans doute Juste. Mais vous n'êtes pas le seul à savoir que je me situe plutôt à l'extrême gauche ! En réalité, si je n'ai Jamais fait public, de la politique à l'intérieur d'un parti, j'ai soutenu et je soutiens*

toujours des actions politiques en signant des pétitions, en participant à des actions, pour la régularisation de tous les sans-papiers, par exemple, avec parrainage d'immigrés clandestins. Dans les années soixante-dix, j'ai adhéré au mouvement Choisir de Gisèle Halimi, puis au MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception), ce qui concerne les femmes est bien entendu politique.» (Ernaux, L'écriture comme un couteau, 2011, p. 68)

Dans *Les Années* (2008), une œuvre majeure, elle tisse une "mémoire collective et féminine", reliant son parcours individuel à l'évolution de la société française sur plusieurs décennies. Ce livre est souvent décrit comme un "compagnonnage féministe", soulignant l'importance de la transmission et de la solidarité entre femmes à travers les générations. Il illustre parfaitement comment l'histoire personnelle s'inscrit dans la grande histoire, et comment l'écriture peut devenir un outil de conscientisation politique.

Au-delà de ses écrits, elle se positionne activement dans le débat public et soutient les mouvements sociaux, notamment ceux en faveur des droits des travailleurs. Ce type d'implication directe renforce l'idée que pour Ernaux, l'engagement politique est une extension naturelle de sa démarche littéraire, où les mots se transforment en actions et vice-versa. Elle utilise sa notoriété de Prix Nobel pour amplifier les voix des "oubliés" et des opprimés : « *Écrire était ce que je pouvais faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. Mais je*

ne voulais pas signifier par-là que mes livres remplacent l'engagement, ni même qu'ils sont la forme de mon engagement. Écrire est, selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant. Ce qui m'a toujours frappée, c'est la persistance, tant parmi les écrivains et les critiques que le public, de cette certitude : la littérature n'a rien à voir avec la politique, elle est activité purement esthétique » (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 68) .

L'autrice privilégie une "écriture plate", dénuée d'ornements stylistiques superflus, pour mettre l'accent sur les faits et l'analyse. Ce choix stylistique n'est pas une absence de style, mais une volonté délibérée de rendre l'expérience vécue accessible, exemplaire et universelle. En évitant l'emphase ou la subjectivité exacerbée, elle permet au lecteur de s'approprier le récit et d'en tirer ses propres conclusions sur les dynamiques sociales à l'œuvre. Le recours au "je" autobiographique n'est pas une marque d'égoïsme, mais une "arme politique et littéraire". Il permet de réhabiliter la voix des femmes et des classes populaires, souvent marginalisées ou réduites au silence dans les discours dominants. Le style d'Ernaux est ainsi intrinsèquement lié à son projet féministe et politique : il vise à déconstruire les normes sociales et à exposer les mécanismes de la violence symbolique avec une clarté impitoyable. *« Barthes dit quelque part qu'écrire, c'est choisir l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de situer*

la nature de son langage. ». (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 72)

Dans le passage où elle analyse la solitude de sa décision, Ernaux refuse toute posture victimaire. Son récit documente la violence institutionnelle et sociale (« Dr. Sont punis de prison et d'amende... » – rappel de la loi anti-avortement, PDF), mais il affirme aussi la capacité des femmes à penser et agir pour elles-mêmes, à refuser l'assignation à la honte et à la clandestinité.

L'acte d'avorter, puis celui d'écrire, sont des actes de réappropriation du destin féminin ; l'écriture, pour reprendre sa formule féministe, devient « un acte d'émancipation politique ». (Viar, 2028)

Le film d'Audrey Diwan *L'Évènement*, sorti en 2021, vient renforcer et actualiser la portée du roman d'Ernaux dont il est l'adaptation. Annie Ernaux a été très touchée par cette adaptation, tout comme l'a été une grande partie de l'opinion publique française, consciente de la fragilité des droits acquis par les femmes et les minorités depuis une cinquantaine d'années. L'écrivaine a aussi applaudi l'inscription de l'IVG dans la Constitution française en mars 2024. Une victoire à laquelle elle a sans doute contribué avec ses œuvres (Espejo, 2024).

Annie Ernaux revendique une proximité assumée avec la sociologie et la politique, notamment celle de Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1979), dont l'influence est particulièrement perceptible dans *Les Années*. Son écriture dépasse le cadre strictement

littéraire pour s'adosser à une compréhension des mécanismes sociaux, des rapports de domination et des structures invisibles qui façonnent les trajectoires individuelles. Dans ses textes, l'analyse du corps féminin, des rapports mère-fille ou de l'expérience de l'avortement n'est jamais purement subjective : elle s'inscrit dans un champ social objectif. Cette posture est manifeste lorsqu'elle affirme dans *L'Événement* : « *J'ai pensé à Bourdieu, à ses analyses sur les dispositions sociales.* » L'intertextualité n'est donc pas uniquement littéraire chez Ernaux : elle est aussi conceptuelle, théorique. Elle engage un dialogue entre disciplines, notamment entre littérature, histoire et sociologie.

L'œuvre d'Annie Ernaux, et en particulier *Les Années*, se distingue par une écriture hétérogène, profondément marquée par l'intertextualité et l'intégration de matériaux issus de sa vie quotidienne – tels que l'agenda, le journal intime, les photographies ou les extraits de textes collectés sur le vif. Dans *Les Années* en particulier, l'intertextualité s'élargit au monde culturel : slogans publicitaires, paroles de chansons, extraits de films ou de journaux sont intégrés dans le texte comme autant de marqueurs historiques. Cette pratique crée une polyphonie temporelle : le texte donne à entendre une époque à travers ses discours sociaux.

Ce choix d'intégrer des références populaires, banales, éphémères, participe d'un projet démocratique de la littérature : rendre compte non seulement de la « grande histoire », mais aussi de la culture

vécue des gens ordinaires. C'est aussi une manière pour Ernaux de se situer contre une certaine élite littéraire, de revendiquer une place pour la mémoire collective des femmes, des ouvriers, des invisibles.

Cette pratique donne à ses récits une densité documentaire et une polyphonie inédite dans la littérature autobiographique contemporaine. Ernaux mobilise continuellement d'autres textes - personnels ou culturels - dans son écriture. Elle tisse ainsi un réseau de références qui englobe souvenirs familiaux, archives personnelles, chansons populaires, coupures de presse et journaux intimes. Cette dimension intertextuelle est assumée dans *Les Années*, où elle explique que son projet est de « *saisir la vie quotidienne dans ses moindres détails, en piochant dans ses cahiers d'agenda, ses carnets, ses journaux* ». « *Certaines phrases proviennent de carnets. Elles sont reproduites mot à mot sans autre retouche que le passage de la première à la troisième personne.* » (Ernaux, *Les Années*, 2008)

L'intégration de passages tirés de l'agenda ou du journal intime confère à l'ensemble une mosaïque d'époques, de sensations et de registres. Cette hétérogénéité – on passe du récit intime à l'anecdote collective, du commentaire social à la pure notation factuelle – contribue à la richesse du texte, où la voix de l'auteure se mêle sans cesse à celles de ses doubles passés et présents : « *Des notes, retrouvées dans un agenda de 1968, disent l'angoisse de ces jours-là.* »

Par ce travail de collage, Ernaux brouille la frontière entre fiction, autobiographie et document. Les citations extraites de ses carnets ne sont pas seulement un ornement stylistique : elles servent à donner au texte la texture du vécu brut, à restituer l'impression de temps réel et de mémoire ininterrompue « *On préférerait les textes avec des mots et des phrases qui résumaient l'existence, la nôtre et celle des femmes de ménage de la cité, des livreurs, et nous distinguaient cependant d'eux, parce qu'à leur différence nous nous « posions des question ».* Il nous fallait des mots qui contiennent en eux des principes d'explication du monde et de soi, nous dictent une morale : « l'aliénation », et ses satellites, la « mauvaise foi » et la « mauvaise conscience », « immanence » et « transcendance ». On évaluait tout à l'aune de « authenticité ». Sans la crainte de se fâcher avec les parents qui unissaient dans le même opprobre les divorcés et les communistes, on aurait adhéré au Parti. Dans un café, au milieu du brouhaha et de la fumée, d'un seul coup le décor perdait sa signification, on se sentait étranger au monde, sans passé ni avenir, « une passion inutile ». (Ernaux, Les Années, 2008, p. 83) .Cet empilement de guillemets et de voix multiples ne constitue pas une simple ornementation littéraire, mais participe d'un projet d'écriture engagé qui mêle intime, social et politique, où le féminisme occupe une place centrale. Cette pluralité est visible à travers le recours aux guillemets, qui symbolisent la matérialité de ces voix étrangères mais intégrées au texte, un foisonnement d'identités

narratives et sociales. Ce collage littéraire rompt avec la narration linéaire classique et donne un sentiment d'immédiateté et d'authenticité : il simule la mémoire vive, dans toutes ses contradictions et ses interruptions. Ici, par le choix d'intégrer ce genre de citation socio-philosophique à côté du vécu social ordinaire, Ernaux souligne comment une génération de femmes issues de milieux modestes, accédant à l'éducation, se saisit d'un langage critique pour penser leur oppression et leur quête d'émancipation. L'écriture hétérogène, foisonnante de guillemets et de voix multiples, constitue chez Annie Ernaux une stratégie narrative fondatrice qui sert non seulement à restituer la complexité et la vérité du vécu féminin, mais aussi à inviter le lecteur à une expérience sensible et réflexive. Cette forme littéraire dissout la frontière entre l'intime et le collectif, le témoignage brut et la construction politique, faisant de chaque fragment cité un combat contre le silence et une revendication féministe incarnée. Cela s'inscrit dans son projet de « littérature de l'archive de soi », où la citation elle-même devient un matériau artistique : « *En relisant les pages de mon agenda, je revois le désarroi, la peur, la joie, toutes ces émotions qui m'assaillaient alors.* » (Ernaux, *Les Années*, 2008).

Notre objectif, dans cette partie de la recherche, est d'exercer une approche critique montrant comment certains aspects de l'Histoire, de la sociologie et de la politique sont associés aux textes étudiés : Engagée à gauche depuis toujours, elle soutient publiquement Jean-Luc Mélenchon depuis 2012, année où celui-

ci se présente au premier tour de la présidentielle. Elle a co-signé de nombreuses tribunes, notamment en faveur des Gilets Jaunes, de la Palestine, et se rallie en 2021 à Jean-Luc Mélenchon pour la présidentielle 2022. Elle déclare : « c'est un devoir de prendre position ».

L'autrice assure que c'est avec « *la place et une femme* » qu'elle a pris toute la mesure du caractère politique de l'écriture et de la gravité de ce qui est en jeu dans cette entreprise : « *moi, narratrice, venue du monde dominé, mais appartenant désormais au monde dominant, je me proposais d'écrire sur mon père et la culture du monde dominé. Le grand danger, je m'en suis aperçue, c'était de tomber dans le misérabilisme ou le populisme, donc d'échouer complètement à offrir la réalité, à la fois objective et subjective, de mon père et du monde dominé.* » (Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, 2011, p. 73)

Annie Ernaux est menée à une écriture de la distance qui peut se définir aussi comme l'intrusion, l'irruption, de la vision des dominés dans la littérature, avec les outils linguistiques des dominants, notamment la syntaxe classique qu'elle adopte. Ainsi, le texte d'*Une femme* véhicule le point de vue social de sa mère mais aussi de toute une classe social ouvrière et paysanne au travers des mots enchâssés dans la trame du récit. Il y a aussi dedans un « pointage » du rôle hiérarchisant du langage auquel on ne prête généralement pas attention, par l'utilisation de guillemets : « les gens *simples* », « *milieu modeste* », etc. Dans *Une femme*,

la réflexion d'Ernaux sur sa mère élargit le propos : la relation mère-fille devient le vecteur d'une transmission à la fois affective, sociale et mémorielle. Elle inscrit le destin maternel dans un mouvement de filiation générationnelle : la mère, dont l'existence est marquée par la modestie et l'effacement, représente aussi bien la soumission aux normes que la possibilité d'émancipation à travers la fille.

La narration de la mère, tout comme celle de l'avortement, forme une chaîne mémorielle, où chaque femme porte et transmet une part de l'histoire commune. Cette transmission s'effectue par l'expérience quotidienne, les gestes, et le silence brisé par la parole intime devenue écriture mobile.

Dans d'autres textes, comme, *L'événement*, l'écriture est politique dans la mesure où il s'agit de la recherche et du dévoilement rigoureux de ce qui a appartenu à l'expérience réelle d'une femme, et, par-là, le regard des hommes sur les femmes, des femmes sur elles-mêmes, est susceptible de changer. Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins agissante, c'est la valeur collective du « je » autobiographique et des choses racontées. Elle préfère cette expression, valeur collective, à « valeur universelle » car il n'y a rien d'universel. La valeur collective du « je », du monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle, c'est la possibilité pour le lecteur de s'approprier le texte, de se poser des questions ou de se libérer :

« Je m'aperçois qu'à propos de la politique, j'ai été plus longue que sur aucun autre sujet, et je pourrais l'être plus encore. Parce que les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, une écriture se situant, au risque de me répéter, entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Ou encore le désir de bouleverser les hiérarchies littéraires et sociales en écrivant de manière identique sur des objets considérés comme indignes de la littérature, par exemple les supermarchés, le RER, l'avortement, et sur d'autres, plus nobles, comme les mécanismes de mémoire, la sensation du temps, etc., et en les associant. Par-dessus tout, la certitude que la littérature, quand elle est connaissance, qu'elle va jusqu'au bout d'une recherche, est libératrice. C'est le sens que je retiens, hors de tout contexte religieux, de L'exhortation de Jésus-Christ aux pharisiens : « La vérité vous rendra libres ». (Ernaux, L'écriture comme un couteau, 2011, p. 74)

L'un des aspects les plus remarquables de l'œuvre d'Annie Ernaux est sa cohérence interne. Chaque livre entre en dialogue avec les précédents, à travers des renvois explicites ou implicites : mêmes lieux, mêmes souvenirs, mêmes figures (la mère, le père, les amours de jeunesse), mais racontés sous un autre angle, à une autre époque. Cette auto-intertextualité donne à son œuvre une dimension circulaire, où chaque récit approfondit le précédent et

prépare le suivant. Ainsi, Une femme prolonge les souvenirs de La Place, L'Événement éclaire des allusions présentes dans La Honte, et Les Années absorbe et transcende l'ensemble de son œuvre antérieure en une grande fresque collective. Cette structure en échos successifs crée une mémoire cumulative et rend chaque œuvre d'Ernaux inséparable des autres, dans un processus de réécriture de soi par étapes. L'identité y est toujours mouvante, reconfigurée par le temps et la mémoire.

Dialogue et distinctions avec d'autres figures littéraires engagées :

Pour bien cerner la singularité de l'œuvre d'Annie Ernaux, il est utile de la situer par rapport à d'autres écrivaines féministes et engagées. Si elle cite Simone de Beauvoir comme une influence majeure, elle s'en distingue par son ancrage profond dans le réel social concret et son refus des formes romanesques classiques.

Alors que Simone de Beauvoir, avec *Le Deuxième Sexe*, a posé les fondements philosophiques du féminisme moderne, Ernaux s'appuie davantage sur une approche sociologique et ethnographique. Elle explore les expériences des femmes issues de milieux populaires, des voix moins souvent représentées dans la littérature. Ses récits sont souvent qualifiés de "transfuges de classe", une perspective qui enrichit l'analyse intersectionnelle du genre et de la classe sociale. Comparée à Marguerite Duras, dont l'écriture est souvent marquée par l'expérimentation formelle et une exploration plus abstraite des émotions et des relations,

Ernaux privilégie une clarté et une précision chirurgicales. Son objectif n'est pas l'expérimentation stylistique pour elle-même, mais la mise en lumière des mécanismes sociaux et de la violence symbolique. Ernaux s'inscrit dans une tradition féministe matérialiste et intersectionnelle, qui analyse les rapports de classe et de genre de façon imbriquée. Elle ne se contente pas de dénoncer les inégalités, elle en explore les racines sociologiques et les manifestations concrètes dans la vie quotidienne des individus.

Annie Ernaux s'inscrit également dans une généalogie littéraire féminine, bien qu'elle ait souvent revendiqué une position d'extériorité face aux mouvements littéraires établis. Son œuvre entre en résonance avec celle de Simone de Beauvoir, dont *Le Deuxième Sexe* a été une lecture fondatrice. Chez l'une comme chez l'autre, on retrouve cette volonté de dire le réel féminin, d'objectiver l'expérience des femmes dans un monde structuré par la domination masculine. Toutefois, Ernaux s'en démarque par son refus de l'expérimentation formelle : son projet n'est pas esthétique, mais éthique et politique. Une citation tirée des *Années* met en relief l'influence majeure de Simone de Beauvoir : « *Simone de Beauvoir mourait, et Jean Genet, décidément on n'aimait pas ce mois d'avril, d'ailleurs il neigeait encore sur l'île de France. Ni le mois de mai, bien que la centrale nucléaire qui avait explosé en URSS ne nous ait pas troubles outre mesure.* » (Ernaux, *Les Années*, 2008, p. 160)

Annie Ernaux a toujours combattu pour l'émancipation féminine, elle est aussi une militante engagée pour la cause palestinienne. Comme Jean-Paul Sartre, elle n'est pas neutre. L'écrivain - qui a refusé le Nobel - écrivait, à l'époque, au sujet du conflit israélo-palestinien : « ...*On ne peut plus rester neutre ; c'est qu'on vit passionnément le conflit et qu'on ne peut pas le vivre sans se tourmenter sans cesse, l'examiner sous tous ses aspects et lui chercher une solution* » ? (« *Le conflit israélo-arabe* » (Sartre, juillet 1967)..

Ernaux adopte une position similaire dans son œuvre. Elle ne se contente pas de dire le réel ; elle le confronte, le déchiffre, et le dénonce, en assumant pleinement que l'écriture, dès lors qu'elle touche à l'humain, ne saurait être désengagée.

Cette posture est particulièrement perceptible dans *Les Années*, où l'écriture du « je » s'efface au profit d'un « nous » collectif, en un geste profondément politique. De même, *L'Événement* et *Une femme* traduisent cette volonté de relier l'expérience individuelle à une mémoire collective, sociale et historique. Loin de l'objectivité froide, Ernaux revendique une subjectivité lucide, qui transforme l'intime en espace de résistance. Comme Sartre, elle fait de la littérature un lieu d'interrogation du monde, une tribune éthique où l'écrivain ne se dérobe pas devant ses responsabilités face à l'Histoire. C'est pourquoi *elle* refuse le deux poids-deux mesures qui réduit au silence tout discours qui voudrait exprimer une solidarité avec le peuple palestinien.

Dans l'œuvre romanesque elle-même – telles qu'*Une femme*, *L'Événement* et *Les Années* – la cause palestinienne n'apparaît *pas* comme un thème ou un motif direct. Il n'existe pas, de scène, de personnage ou d'événement explicitement consacré à la Palestine ou au conflit israélo-palestinien dans ces récits autobiographiques. Le contexte social, politique et international dans ces ouvrages est décrit surtout à travers des marqueurs français ou occidentaux (par exemple, l'assassinat de Kennedy, Mai 68, l'évolution des droits des femmes). Les références internationales sont rares, et généralement elles concernent la culture européenne, l'Amérique ou la France populaire.

En revanche, Annie Ernaux militante et figure publique (hors de ses romans, dans ses engagements et interventions médiatiques) a souvent pris position en faveur de la cause palestinienne et contre l'occupation israélienne : Elle a signé de nombreux manifestes en soutien au peuple palestinien (notamment dans *Libération*, *Le Monde*, *L'Humanité*), dénonçant la colonisation en Cisjordanie, le blocus de Gaza et les opérations militaires contre les civils palestiniens.

Son engagement est visible, par exemple, dans la Lettre ouverte pour la levée du blocus de Gaza (2021) ou dans la tribune « *Gaza, une prison à ciel ouvert* » (Solidaire, juillet 2021.) (signée avec d'autres artistes et intellectuels).

En 2023 et 2024, Ernaux a - avec d'autres écrivains, artistes et universitaires - appelé à des sanctions contre Israël, affirmé la nécessité du respect du droit international, et défendu le droit du peuple palestinien à l'autodétermination. (Ennasri, octobre 2022)

La cause palestinienne n'est pas un thème interne à la fiction d'Ernaux, mais elle s'enracine dans sa cohérence d'intellectuelle engagée et ses interventions dans le monde réel. Cela permettrait à une future recherche de questionner le rapport – chez Annie Ernaux – entre la mémoire des dominés dans l'œuvre et la solidarité avec les luttes contemporaines dans l'espace public.

Et avant tout, l'accusation d'antisionisme, venant alimenter le procès en antisémitisme qui lui a été fait sur les réseaux sociaux à la suite d'articles des magazines allemands. Sur quoi repose-t-elle ? Sur le fait qu'Annie Ernaux a signé des appels au boycott de la saison culturelle France-Israël en 2018 et du Concours Eurovision de la chanson à Tel-Aviv en 2019. Cet amalgame fréquent entre antisémitisme et critique légitime de la politique du gouvernement israélien dans les territoires occupés, amalgame qui a été au cœur de la propagande de Benjamin Netanyahu pour contrer cette critique dans le monde, a été dénoncé par l'autrice engagée : « *Écrire, c'est ainsi rechercher la justice à travers une forme de vérité.* » (Ernaux A. , 2022)

Passons à l'étude de l'engagement d'Annie Ernaux et sa position face à la guerre d'Algérie : Loin d'une écriture repliée sur l'intime, Annie Ernaux s'inscrit dans une tradition où l'acte d'écrire devient

indissociable d'une prise de position dans l'histoire collective. Son engagement n'est pas seulement lié aux luttes féministes ou aux inégalités sociales ; il s'étend également à des événements politiques majeurs qui ont marqué la mémoire nationale française. Parmi eux, la guerre d'Algérie occupe une place singulière dans son œuvre, non pas comme un sujet traité frontalement, mais comme une présence de base, révélatrice des silences de la société française et des contradictions de sa propre classe d'origine. Dès lors, analyser la manière dont Ernaux évoque ou laisse transparaître ce conflit colonial permet de mieux comprendre la portée politique de son écriture, qui interroge la responsabilité collective autant que la mémoire individuelle.

Dans *Une femme*, la guerre d'Algérie constitue seulement un contexte historique en arrière-plan. La mère d'Ernaux est représentative d'une génération préoccupée par le quotidien, le travail et la famille ; la guerre apparaît par touches allusives, notamment à travers les souvenirs d'actualité radiophonique ou de conversations : « Elle disait, devant la radio, “*ce sont encore les Arabes*”, lorsqu'il était question de la guerre d'Algérie. » Ce type de remarque montre comment la guerre était perçue en province : loin de l'engagement militant, enveloppée par la distance, mais néanmoins présente dans la mémoire collective et les représentations de l'époque.

Dans *L'Événement*, la guerre d'Algérie n'apparaît pas explicitement dans le récit. Les dates évoquées sont le début des années 1960, c'est-à-dire la toute fin du conflit, mais le texte est résolument centré sur l'expérience intime de la narratrice, son avortement clandestin, sa solitude. Le contexte politique général reste en filigrane. Ernaux montre d'ailleurs que ses préoccupations individuelles (le corps, la loi, la honte) sont d'une telle intensité qu'elles occultent presque alors les grands événements politiques : « *Une semaine après, Kennedy a été assassiné à Dallas. Mais ce n'était déjà plus quelque chose qui pouvait m'intéresser.* » Dans cette indifférence à l'Histoire collective, on peut lire la façon dont, pour beaucoup de Françaises "ordinaires", la guerre d'Algérie ne venait pas forcément bouleverser le vécu intime, sauf pour les familles ou les femmes directement concernées.

C'est dans *Les Années* que la guerre d'Algérie trouve la plus grande place, même si, là encore, elle est brièvement évoquée au fil de la chronique collective. Annie Ernaux la mentionne en tant que moment déterminant de l'histoire française, surtout à travers : La radio, les conversations de famille, la montée du racisme anti-algérien, la peur, les évocations des « événements » : « *Au lycée, on chuchotait sur les garçons qui partaient en Algérie, ceux qui ne reviendraient pas.* »

Les références aux jeunes hommes mobilisés, la perception des immigrés, l'atmosphère d'inquiétude : « *Tous les soirs, à la radio, les nouvelles d'Algérie, les morts, les mots "attentat", "putsch",*

la peur, le dégoût. » (Ernaux A. , *Les Années*, 2008, p. 69) La guerre d'Algérie apparaît ainsi comme une toile de fond générationnelle qui traverse la mémoire collective, influence la vision des "Arabes" en France, et marque le regard sur les relations interethniques dans l'espace scolaire et social. « *On disait : "C'est à cause de l'Algérie", "La guerre est finie", "Il est parti en Algérie", "On a entendu parler d'OAS"...* ».

Le seul contact se fait par le biais de l'évocation collective, parfois stéréotypée ("les Arabes", "la guerre"), jamais par l'accès à l'intériorité des femmes algériennes ou de leur expérience du conflit.

Dans *Les Années*, Ernaux documente la montée progressive du racisme et des tensions interethniques après la guerre d'Algérie, sans toutefois donner une voix aux Algériennes.

Dans ces trois œuvres, la femme algérienne n'apparaît pas au premier plan. Elle est presque absente en tant que personnage, voix ou sujet, or à la fin *des Années*, nous pouvons concevoir l'image de la femme algérienne cachée derrière cette citation placée à la dernière page du roman: « Sauvez (...) La femme de la photo du massacre de Hocine, Algérie, qui ressemblait à une pietà. » (Ernaux A. , *Les Années*, 2008).

Cette phrase, fragmentaire, surgit à la toute fin du livre comme un sursaut de conscience historique. En mentionnant « le massacre de Hocine », Ernaux fait référence à une photographie célèbre du

photojournaliste Hocine Zaourar, prise en octobre 1997 à la suite du massacre de Bentalha en Algérie. Sur cette photo, devenue iconique, une femme hurle sa douleur : voilée, effondrée, elle incarne à elle seule l'horreur, la perte, la guerre.

Ce n'est pas un hasard si cette image, profondément ancrée dans l'inconscient collectif algérien et international, est convoquée dans *Les Années* : elle agit comme un rappel brutal des souffrances postcoloniales, trop souvent effacées de la mémoire française.

En écrivant « qui ressemblait à une Piéta », Ernaux transpose cette femme musulmane dans un imaginaire chrétien : celui de la Vierge tenant son fils mort. Cette analogie religieuse confère à la femme photographiée une dimension universelle de mère endeuillée, de douleur transcendée, tout en soulignant l'innocence des victimes civiles. La femme algérienne devient alors symbole de toutes les souffrances muettes, de toutes les douleurs inexprimées, en particulier celles des femmes dans les guerres contemporaines.

Placer cette phrase à la dernière page du récit n'est pas anodin : Ernaux clôt *Les Années* sur une image de guerre, de douleur étrangère mais profondément humaine, réaffirmant ainsi sa volonté de briser les silences historiques et de faire dialoguer l'intime avec le politique. Cette brève référence agit comme un témoignage de solidarité, mais aussi comme une critique implicite du désengagement français vis-à-vis des conséquences du colonialisme et de ses héritages.

Par ce simple fragment, Annie Ernaux donne voix à une femme effacée de l'Histoire officielle, et rappelle au lecteur que la mémoire collective ne peut ignorer les tragédies des "autres", surtout lorsqu'elles sont le prolongement d'un passé colonial. L'image de la femme algérienne voilée, douloureuse mais digne, devient ainsi une figure emblématique de l'engagement éthique d'Ernaux, qui refuse de refermer le livre sur elle-même ou sur la seule France, mais qui élargit la mémoire à l'universel souffrant.

L'opposition d'Annie Ernaux à la loi interdisant le voile à l'école, qui s'inscrit dans un débat pourtant complexe sur la liberté de croyance et de culte, autour duquel la gauche s'est divisée, est interprétée par Finkielkraut et son invité comme un soutien inconditionnel à l'islam, voire à l'islamisme radical, interprétation que viendrait confirmer le fait que l'écrivaine n'aurait pas soutenu les femmes iraniennes, ce qui est inexact, car, le jour même de l'annonce du prix, elle s'est déclarée : *« tout à fait pour que les femmes se révoltent contre cette contrainte absolue » qu'est le port obligatoire du voile, tout en précisant qu'elle « prône la liberté de porter le voile en France », où le « contexte » est différent. En France, « ce n'est pas le même contexte, personne ne contraint (les femmes qui portent un voile), c'est un choix. Ne pas vouloir reconnaître ce choix est une erreur en France ».*

L'autrice de 82 ans a reconnu la "responsabilité" qui pesait désormais sur ses épaules. Son idéologie féministe l'oblige à lutter encore contre les injustices, "par rapport aux femmes et par

rapport aux dominés". Dans ses trois œuvres, Ernaux parle aux femmes d'une manière directe, tout en présentant moins directement ses théories dans ses romans. Les efforts d'Ernaux couvrent plusieurs champs d'exploration. Elle étudie la manière dont les femmes explorent leur espace, comment elle-même et d'autres sont venues à l'écriture, comment les femmes s'expriment différemment des hommes, et quels sont leurs rapports aux proches, aux autres et au monde. Ainsi corporalité, écriture, et réconciliation sont les trois volets de sa vision. En d'autres termes, sa problématique repose sur la textualité et la solidarité.

Controverses et Critiques de l'engagement d'Ernaux :

Cependant, son engagement politique n'est pas sans controverse. Elle est parfois accusée d'être une figure communautariste ou d'adopter une posture trop féminine, ce qui, selon certains, limiterait la portée universelle de son œuvre. Des critiques de droite politique ou des milieux sionistes ont utilisé ses prises de position, notamment sa solidarité avec les soulèvements en Iran ou son soutien à Georges Abdallah, pour remettre en question sa légitimité littéraire. Ces attaques visent à rejeter sa critique de la domination symbolique et alimentent des débats politiques virulents autour de ses positions. Son style et ses prises de position littéraires "maximalistes", comme la demande de mise à l'écart de certains écrivains, lui valent également une image d'arrogance

chez certains critiques, bien que ces réactions ne reflètent pas la réception majoritairement positive de son œuvre en France.

Annie Ernaux est unanimement saluée pour la puissance de son écriture et son engagement. Cependant, la critique académique, tout en reconnaissant la force de son œuvre, a aussi pointé certains défauts ou limites récurrents dans sa manière d'écrire et dans la structure de ses récits. Ernaux revendique une écriture « plate », factuelle, presque clinique, cherchant à éviter toute forme de lyrisme ou d'effet littéraire. Cette volonté de neutralité peut être perçue comme une faiblesse : certains lecteurs regrettent la dimension émotionnelle parfois retenue ou minimisée, ressentant une forme de froideur ou de distance qui pourrait empêcher l'identification.

Cette épure se traduit par la répétition de certains procédés (listes, énumérations d'objets ou de dates, absence fréquente de métaphores) qui, pour une partie du lectorat, donne lieu à une prose parfois jugée « monotone » ou peu expressive sur le plan sensoriel.

Dans les trois romans (*Une femme, L'Événement, Les Années*), Ernaux reprend des motifs, des phrases, des scènes, d'un livre à l'autre. Cette auto-intertextualité, qui est sa force (création d'un univers cohérent, travail de mémoire), a aussi ses revers : certains critiques y voient un effet de ressassement, voire d'autocitation, qui pourrait limiter l'innovation narrative et la surprise.

L'approche sociologique de la mémoire et du corps, omniprésente dans *L'Événement* et *Les Années*, conduit Ernaux à intégrer de nombreux documents, faits sociaux, slogans. Bien que cela soit une richesse, l'insertion répétée d'éléments sociologiques peut, selon certains critiques, plomber parfois la dynamique romanesque ou donner au texte un aspect documentaire, voire didactique, aux dépens de la fiction et du suspense narratif.

La subjectivité de l'autrice et la focalisation sur son parcours peuvent aussi donner la sensation d'un manque de diversité dans les voix et dans la représentation des expériences féminines.

Un reproche récurrent concerne la retenue affective du texte : le refus du pathos, la sobriété du style, la distance analytique qu'adopte Ernaux même dans ses passages les plus intimes, peuvent laisser une part du lectorat sur le seuil, ressentant un certain désengagement ou une frustration à ne pas accéder à une émotion plus "brute".

Les trajectoires, questionnements et valeurs présentés reflètent des problématiques propres à la société française du XXe siècle : sexualité préconjugale, indépendance féminine, avortement illégal puis dépenalisé, etc.

Pour une lectrice venue de sociétés où la famille, l'honneur, la religiosité, l'appartenance communautaire structurent le féminin, le récit d'Ernaux peut apparaître très éloigné, voire parfois *hermétique* ou "*ethnocentré*" (Maïza, 2021)

Dans la culture arabe, la spiritualité, les rites, les tabous autour du corps et de l'intime forment des cadres essentiels du récit féminin.

Chez Ernaux, ce plan est pratiquement absent : le monde est laïc, la transcendance n'est pas questionnée, le rapport au sacré ou à la honte est dépourvu de dimension théologique.

Pour une critique qui accorde une place centrale à la foi, à la famille élargie et à la morale collective, l'assomption sereine de certains actes (l'avortement, les amours hors mariage, la parole nue sur le clivage mère-fille) peut frôler la provocation ou être perçue comme "décontextualisée".

La littérarité de l'intime, notamment dans *L'Événement* où le corps féminin, le sang, la sexualité, la nudité, la douleur physique sont explicitement décrits, entre en contradiction avec la valorisation sociale du secret, du non-dit et de la pudeur dans l'espace arabe.

En résumé, les motifs de distance, selon une perspective conservatrice, pourraient être :

- L'universalisme occidental masquant la pluralité des féminités.
- L'absence de spiritualité ou de questionnement sur la foi.
- L'exposition crue de l'intime féminin.
- La faible représentation de la diversité culturelle et religieuse.

- Un rapport à la filiation en tension avec la sacralisation de la mère.
- Un style jugé “trop nu”, manquant de chaleur émotionnelle ou d’esthétique.

Ces aspects font aussi partie du projet esthétique et politique de l’auteure : ils participent à la singularité de son écriture, radicalement opposée aux canons du roman psychologique ou du récit sentimental ; ils expriment une position militante sur la place du vécu féminin et populaire dans la littérature contemporaine. Cependant, leur récurrence et leur systématisme peuvent parfois être perçues comme des limites d’ordre littéraire ou narratif.

L’œuvre d’Annie Ernaux se déploie comme un espace d’interrogation constante entre l’intime et le politique. En articulant une expérience féminine singulière à des enjeux sociaux collectifs, elle renouvelle les modalités de l’engagement littéraire au féminin. Dans *Une femme*, *L’Événement* et *Les Années*, le féminisme d’Ernaux ne se manifeste pas tant par des discours revendicatifs que par une écriture du réel, capable de rendre visibles les rapports de domination, les silences imposés, les exclusions vécues.

Son projet d’« écriture plate » ne constitue pas un appauvrissement du style, mais au contraire une stratégie éthique visant à effacer l’auteur au profit du témoignage. Cette posture est inséparable d’une intertextualité multiple – littéraire, sociologique, autobiographique – qui tisse son œuvre dans un dialogue constant

avec les voix d'autres femmes, d'autres textes, d'autres disciplines.

En ce sens, Annie Ernaux s'inscrit pleinement dans une tradition d'écriture engagée, où le « je » ne vaut que par sa capacité à dire le « nous », et où la littérature devient un outil de mémoire, de justice et de transmission.

Conclusion :

En guise de conclusion, nous assurons l'engagement social et politique émanant de l'œuvre d'Annie Ernaux qui a pu apparaître comme le symbole d'une génération qui lutte pour l'émancipation des femmes et qui mène à bien sa conquête personnelle de la liberté. Son œuvre hybride – littéraire et sociologique – se veut d'une exploratrice de l'intime autant que d'un « écrivain public ».

Ernaux n'a pas hésité à aborder des sujets considérés comme tabous, tels que la sexualité féminine, la maladie, le déclin des classes populaires, ou encore l'inceste. Cette franchise brutale, loin de toute sentimentalité, a permis de briser des silences et de donner une voix à des expériences souvent marginalisées. Son œuvre est ainsi lue comme une dénonciation des inégalités et des oppressions vécues par les femmes et les classes populaires. Le prix Nobel de littérature, qu'elle a reçu en 2022, a été largement interprété comme une reconnaissance de cette démarche engagée, soulignant

sa critique de la société de consommation, du classisme et du sexisme.

Le style d'écriture d'Annie Ernaux est un élément central de sa réception critique. Caractérisé par sa simplicité, sa clarté et son absence d'ornement, il est souvent qualifié de "langage simple, épuré", "ascétique" et "clinique". Cette approche minimaliste permet à Ernaux de disséquer des expériences intimes avec une grande acuité, évitant le sentimentalisme au profit d'une honnêteté dénudée. La précision du langage et la force de l'impact, Ce style "sous-écrit" et "sans justification" crée une expérience émotionnelle pour le lecteur. Elle est saluée pour sa capacité à provoquer une "expérience brûlante", rendant les récits accessibles. La cohérence émotionnelle de ses œuvres, telles qu'*Une femme* ou *L'Événement*, qui explorent des thèmes complexes comme l'avortement et les relations familiales, défie les normes littéraires traditionnelles par sa brutalité et sa franchise. Cette approche permet à Ernaux de saisir l'essence des situations et des émotions, sans distraction, et de confronter le lecteur à des vérités souvent inconfortables.

L'Écriture comme acte de résistance malgré les éloges, ce style épuré a également suscité des critiques. Certains la jugent ; "pas assez littéraire", voire pratiquant une forme de "littérature sans littérature", qui se réduirait à une simple chronique autobiographique jugée "plate" ou "trop triviale". Ces critiques ignorent souvent la puissance inhérente à cette simplicité, qui est

précisément ce qui permet à Ernaux de transformer le personnel en politique et de donner une voix aux invisibles. Pour beaucoup, son écriture est un acte de résistance en soi, capable de dénoncer les structures de pouvoir et les inégalités avec une force tranquille.

En somme, la réception critique et politique de l'œuvre d'Annie Ernaux est un témoignage de sa puissance et de sa pertinence. Reconnue pour sa capacité unique à transformer l'intime en universel, son style et son engagement politique sans concession, elle a su briser des tabous et donner une voix aux expériences marginalisées. Si son œuvre est majoritairement célébrée pour sa profondeur, sa radicalité et son impact émotionnel, elle n'en demeure pas moins un objet de débats intenses, notamment sur sa forme littéraire et ses prises de position politiques. Cette polarisation, loin de diminuer son influence, confirme son rôle central dans les discussions contemporaines sur la littérature, la société et la politique, faisant d'Annie Ernaux une figure incontournable de notre époque.

Au-delà des thèmes, l'écriture d'Annie Ernaux est un acte politique. Elle revendique une littérature "impersonnelle", qui abolit la distinction entre intime et social. L'écriture devient un outil de déconstruction des normes patriarcales et sociales.

"J'écrirai pour venger ma race." Cette phrase, prononcée par l'autrice lors d'un entretien, condense son projet : parler au nom des femmes, des dominés, des invisibilisés.

L'usage d'une langue simple, sans ornement, inspirée des sciences humaines, renforce la portée politique de son œuvre. Ernaux construit une littérature engagée, documentaire, qui participe à la mémoire collective.

Son écriture est également marquée par une grande conscience historique. Elle mêle archives, publicités, discours médiatiques pour reconstituer l'atmosphère d'une époque. Elle rend visible ce qui était resté dans l'ombre : les vies ordinaires, les silences des femmes, les luttes anonymes.

L'œuvre d'Ernaux se caractérise par sa fragmentation : la narration linéaire est ponctuée de phrases courtes, de citations de notes personnelles et de passages introspectifs. Cet assemblage crée un effet de dossier où chaque trace – carnet, papiers, souvenirs – devient un élément de l'exploration de soi, à savoir : des citations explicites (paratexte, extraits juridiques, renvois à d'autres œuvres), des allusions implicites à des écrivaines, théoriciennes et militantes féministes, la réactivation de lectures et de références culturelles qui structurent, valident ou condamnent l'expérience féminine, l'inclusion de récits anonymes et de fragments de mémoire collective (témoignages, slogans, scénarios sociaux), une auto-intertextualité qui relie ses propres livres dans la fabrique d'une mémoire féminine et politique intégrée.

En choisissant de replacer le « je » dans la chaîne des « nous », Ernaux fait de son récit une *archive vivante* des corps, des lois, des luttes et des mots. Son texte devient ainsi non seulement l'espace

d'une écriture de soi, mais un carrefour littéraire et politique pour la mémoire collective féminine et sa transmission

Avec romans autobiographiques, Ernaux franchit un cap : le récit s'efface derrière la polyphonie du "nous" générationnel, fusionnant mémoire individuelle et mémoire collective féminine. Les textes retracent le XIXe, XXe et XXIe siècle, et l'autrice y emploie des structures impersonnelles, travaillant à faire surgir une mémoire partagée : « *Tout au long de ces années, j'ai eu la sensation aiguë de passer à côté de ma vie véritable. Mais aujourd'hui je vois qu'il s'agissait, toujours, de la vie de toutes.* »

Dans *Une femme*, *L'Événement*, et *Les Années*, Annie Ernaux fait de son expérience intime un espace de réflexion sur les inégalités sociales et les luttes féministes. Son engagement social et politique passe par une écriture du réel, au service des dominés. Elle s'impose comme une voix essentielle du féminisme littéraire contemporain.

Notes :

ⁱ En Allemagne, le terme « auto-sociobiographie » est avant tout associé au nom de Didier Eribon. *Retour à Reims* (Fayard, 2009) a été accueilli chaleureusement par le public germanophone. Qu'on se souvienne également du succès de la mise en scène par Thomas Ostermeier, succès remarqué en France.

ⁱⁱ *L'Événement*, publié en 2000, est un récit autobiographique dans lequel Annie Ernaux relate l'expérience marquante de son avortement clandestin en 1963, alors que la pratique était encore interdite en France. L'auteure, alors étudiante, découvre qu'elle est enceinte d'un homme avec qui elle n'entretient qu'une relation superficielle. Décidée à ne pas poursuivre

cette grossesse non désirée, elle se heurte à l'isolement, la peur, et la réprobation sociale, car l'avortement est passible de prison.

ⁱⁱⁱ *Les Années*, publié en 2008, est un récit autobiographique singulier, que l'auteur qualifie d'« autobiographie impersonnelle ». Ce texte ne raconte pas la vie d'Annie Ernaux au sens traditionnel mais cherche à capter, sur plus de 60 ans (de 1941 à 2006), le passage du temps à travers la mémoire collective et individuelle. À la croisée de l'histoire sociale, de la chronique familiale et de la réflexion intime, Ernaux peint le portrait d'une génération tout autant que celui de la France d'après-guerre

^{iv} *UNE FEMME* est le cinquième livre d'Annie Ernaux (1987), celui qu'elle a écrit après *LA PLACE*. L'écriture du livre commence en avril 1986, quelques jours après la mort de sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer et placée dans une maison de retraite. Annie Ernaux se lance alors dans le projet de rendre compte de la vie de sa mère, non pas comme si elle était sa mère, mais une simple femme dans une époque et un milieu social situés : « Fière d'être ouvrière mais pas au point de le rester toujours, rêvant de la seule aventure à sa mesure : prendre un commerce d'alimentation » (*UNE FEMME*, Annie Ernaux, p. 390).

^v Le MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception) et le Manifeste des 343 ont joué un rôle crucial dans la lutte pour le droit à l'avortement en France. Le MLAC, actif dans les années 1970, offrait un soutien concret aux femmes souhaitant avorter, tandis que le Manifeste des 343, publié en 1971, a marqué un tournant en dénonçant l'hypocrisie et l'illégalité de l'avortement et en affirmant publiquement le droit des femmes à disposer de leur corps.

^{vi} Pendant la guerre du Kosovo (1998-1999), les forces serbes ont eu recours au viol systématique des femmes albanaises musulmanes comme une arme de guerre visant à terroriser la population civile, à briser le tissu social et à faciliter les opérations de nettoyage ethnique. Selon les estimations des organisations internationales, entre 10 000 et 20 000 femmes ont été victimes de violences sexuelles, dans un climat d'impunité quasi totale. Longtemps restée taboue dans la société kosovare, cette tragédie a été progressivement reconnue comme un crime de guerre, et les survivantes bénéficient depuis 2014 d'un statut officiel de victimes civiles, bien que la justice reste encore largement insuffisante face à l'ampleur des crimes commis.

Bibliographie :

Bourdieu, P. (1979). *La Distinction* . Minuit.

Compagnon, A. (2009, janvier-février). Désécrire la vie”. *Critique* , n° 740-741, pp. 58-59.

Ennasri, N. (octobre 2022). “Annie Ernaux, prix Nobel et la cause palestinienne” . *Orient XXI*.

Ernaux, A. (1987). *Une Femme*. Paris,France: Gallimard.

Ernaux, A. (2000). *L'événement*. Paris: Gallimard.

Ernaux, A. (2008). *Les Années*. Paris , France: Gallimard.

Ernaux, A. (2008,, février 31). Annie Ernaux, “Je n’ai rien à voir avec l’autofiction. (C. F.-9. Delaroche, Interviewer)

Ernaux, A. (2011). *L'écriture comme un couteau*. Paris: Gallimard- collection Folio.

Ernaux, A. (2022). *Discours de réception du Prix Nobel de littérature. Stockholm : Académie suédoise*. . Retrieved from Disponible en ligne : nobelprize.org

Espejo, M. J. (2024). Triompher du silence : la conquête féministe de la littérature ernausienne. *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*.

Havercroft, B. (2004). Subjectivité féminine et conscience féministe dans L'événement. In F. Thumere, *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux* (p. 125). Arras: Artois Presses Université.

Leiris, M. (1948). *Biffures (Vol. 1), La Règle du jeu*. Paris: Gallimard.

Maïza, A. (2021). La voix singulière d'Annie Ernaux face à l'universel. *Revue NomDeLaRevue*.

Othmani, S. (n.d.). dans La littérature française lue au Maghreb.

Philipp Lammers et Marcus Twellmann. (2021, décembre 16). « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *Varia* . URL : <http://journals.openedition.org/contextes/10515> ; DOI : <https://doi.org>.

Romeral Rosel, María José. (2024). „Triompher du silence : la conquête féministe de la littérature ernausienne. *Thélème*, vol. 39.

Sartre, J.-P. (juillet 1967). Le conflit israélo-arabe. *Les Temps Modernes*, n°255, 7.

Snauwaert, M. (2012, , Juin 15). Les années d'Annie Ernaux : la forme d'une vie de femme. *Revue critique de fixxion française contemporaine [En ligne]*, consulté le 03 août 2025.

Solidaire, C.-T. (juillet 2021.). “Gaza, une prison à ciel ouvert : la France doit intervenir pour obtenir la levée du blocus”. *Le Monde*.

Tondeur, C.-L. (1995). Annie Ernaux ou l'exil intérieure. *Women in French Studies*, pp. 123-137.

Tsushima, Y. ,C. Ferrière, Trad. (1979, trad. 1998). *Territoire de lumière . . .*. Arles: Éditions Philippe Picquier.

Viar, D. (2028). “Annie Ernaux ou la lutte pour la vérité”. in *Europe*, n°1075).